

Bruggeman François
M2 Sociologie
Parcours META



MÉMOIRE DE FIN D'ÉTUDES

Diagnostic des publics en matière de culture scientifique

Sous la direction de
Amr ABBAS – ACED Metallia
Anne BORY – Université de Lille

Septembre 2023

Table des matières

INTRODUCTION	5
I/ L'association ACED Metallia	5
II/ La commande initiale et les premiers retours	6
III/ Méthodologie	6
PREMIÈRE PARTIE : Diagnostic des publics	10
I/ Le territoire en chiffres	11
A - Économie et démographie.....	11
B - Éducation et emploi.....	12
II/ Des pratiques de loisirs différenciées.....	14
A - Selon les âges.....	15
1. Les seniors : sortir de l'isolement.....	15
2. Trouver un compromis entre le travail parental et le temps libre	18
3. Les adolescents : "sortir" sans but précis ?.....	21
4. Quels modes d'information selon l'âge ?	24
B - Selon les lieux	26
1. Des espaces de consommation "prétextes"	27
2. Sortir de chez soi pour sortir de la morosité	28
3. Les ateliers/événements comme extension des visites.....	29
III/ Les représentations de la culture et de la science	31
A - Selon les âges.....	31
1. Seniors : les lieux culturels identifiés, une vision universaliste	32
2. Familles : Arbitrages éducatifs et écarts sociaux	34
3. Adolescents : Un sentiment de distance, renforcé par les inégalités scolaires.....	35
B - Un constat partagé de difficultés d'accès.....	39
1. Une offre culturelle perçue comme faible.....	39

DEUXIÈME PARTIE : Le travail associatif chez ACED Metallia	42
I/ ACED et Metallia.....	43
A - La fermeture de Metaleurop et la création d'ACED.....	43
1. Une réponse à la fermeture de l'usine.....	43
B - Une association en difficulté, le projet Metallia	48
1. Des bénévoles âgés	48
2. L'intensification du travail de gestion.....	49
II/ La redéfinition du projet avec la CSTI	52
A - Une nouvelle équipe, de nouveaux statuts	52
1. L'entrée de nouveaux bénévoles non-métallos	52
2. La professionnalisation et un changement d'échelle	53
3. La CSTI comme ambition politique	55
B - Des relations professionnelles.....	57
1. Un local pour le centre Metallia, les communes et les mécènes	57
2. Des liens étroits avec l'Éducation nationale	59
C - La division du travail associatif.....	60
1. L'organisation en commissions	60
Conclusions	62
BIBLIOGRAPHIE	63
ANNEXES.....	65

Remerciements

Je remercie pour la réalisation de ce mémoire mon tuteur et ma tutrice professionnel et académique, dans l'élaboration de la méthode, pour les références scientifiques et plus généralement le suivi tout au long du projet. Amr Abbas pour avoir accepté mon travail et de le suivre dans les différents ateliers, et d'avoir participé à l'élaboration de l'enquête notamment ; Anne Bory pour ses conseils et son expertise sociologique toujours utiles dans ce travail.

Je souhaite également remercier les bénévoles d'ACED Metallia pour leur accueil chaleureux au sein de l'association et de m'avoir présenté leur activité toujours volontairement, en particulier Jean-Claude qui m'a récupéré à la gare de nombreuses fois !

Enfin, je remercie la Boutique des Sciences pour leur soutien et leur suivi du projet et l'aide apportée notamment sur la méthode et la littérature, ainsi que pour une première expérience de la Recherche-action participative.

INTRODUCTION

I/ L'association ACED Metallia

L'association a été créée en 2005 après la fermeture de l'usine Metaleurop située à Noyelles-Godault, dans le Pas-de-Calais. *“Le projet est né en 2005, à l’instigation d’anciens salariés de l’usine Metaleurop de Noyelles-Godault, réunis autour d’un projet d’éducation permanente visant à rendre la culture scientifique, technique et industrielle (CSTI) accessible à tous.”* (<https://www.metallia.fr/qui-sommes-nous/>) Le projet était à l’origine d’appuyer et soutenir les salariés licenciés dans leur trajectoire professionnelle suite à la fermeture, d’où le nom ACED signifiant Au Cœur de l’Emploi Durable. Plus tard, pour diversifier son activité, l’association a intégré la médiation de la culture scientifique dans son projet, et a embauché un salarié en 2018 qui remplit les fonctions de médiateur avec des ateliers scientifiques proposés à différents publics, en itinérance. En effet, l’association est actuellement localisée sur le site industriel de Suez - qui a remplacé Metaleurop - et ne peut donc recevoir de public directement, sinon sous certaines conditions. Mais elle espère ouvrir un centre culturel l’année prochaine dans la commune voisine, qui finance le bâtiment et les travaux. Dans ce but, l’association cherche à mieux connaître les besoins et attentes des habitants du territoire, à travers une enquête de terrain (diagnostic) afin d’adapter son offre d’activités.

Pour mener à bien cette enquête l’association a répondu à un appel d’offre de la Boutique des Sciences de l’Université de Lille qui propose de mettre en relation des étudiants en recherche de stage et des structures aux besoins divers. Ainsi, l’ensemble du projet est suivi à la fois par ACED Metallia, la Boutique des Sciences et l’Université dans une démarche de recherche-action participative qui a pour but de faire interagir l’ensemble des acteurs impliqués dans la construction de l’enquête, de la méthodologie aux résultats.

Aujourd’hui, ACED Metallia intervient dans le domaine de la culture scientifique, technique et industrielle (CSTI) avec notamment des ateliers proposés principalement dans des établissements scolaires autour de thématiques qu’elle propose ou qui s’inscrivent dans des demandes institutionnelles ; par exemple les questions de l’énergie dans des ateliers scolaires et périscolaires, ou encore des techniques du papier et de l’imprimerie lors d’un précédent Salon du Livre. La plupart des sujets de la CSTI peuvent ainsi être traités dans ces ateliers mais également dans des expositions. En parallèle, les membres de l’association effectuent un travail de préservation de la mémoire et du savoir-faire ouvrier avec des actions

de partage des connaissances et des souvenirs, de l'archivage ou encore le recueil et la diffusion de témoignages. L'association est depuis 2019 agréée par l'Éducation nationale, ce qui lui permet de travailler étroitement avec les enseignants notamment et d'intervenir plus facilement dans les établissements.

II/ La commande initiale et les premiers retours

L'objectif initial de la recherche était donc de mieux connaître les besoins des habitants du territoire (communes proches de Metaleurop) en termes de CSTI afin d'adapter les actions de l'association, voire de créer de nouveaux besoins, avec un *diagnostic des publics*, indiquant le souhait d'attirer de nouvelles personnes vers les activités associatives.

En premier lieu, il m'a fallu me renseigner sur ce qu'est la CSTI et qui en sont les acteurs principaux, afin d'avoir une idée générale des objets d'ACED Metallia. Je suis donc entré en contact avec l'association et discuté avec eux d'abord de leurs activités, et suivi l'un de leurs membres dans les ateliers proposés afin d'observer en situation précisément de quoi il s'agit. En parallèle, j'ai effectué un travail de recherche bibliographique à propos de la CSTI mais aussi de la vulgarisation scientifique.

III/ Méthodologie

Lors des deux premiers mois, j'ai pu observer dans les ateliers le travail de médiation et de diffusion de la CSTI aux différents publics, essentiellement des collégiens et lycéens, mais également des adultes lors d'un atelier sur la cuisine moléculaire proposé à des parents d'élèves, ou encore sur la présentation des ateliers à venir à une équipe de bibliothécaires-animatrices, par exemple.

Pour aller interroger les habitants, je souhaitais à l'origine mettre en place un questionnaire notamment sur les pratiques de loisirs et le rapport à la science, mais il s'avère qu'il n'est pas possible d'interroger des mineurs sans l'accord préalable des responsables légaux, pour la question des données personnelles. Il a donc fallu changer de méthode : je mobilise donc sur mon terrain des techniques d'ethnographie à travers des conversations plus informelles avec les personnes autour de questions dont une trame légère a été mise en place, avec un travail particulier effectué sur la manière dont je me suis présenté aux enquêtés

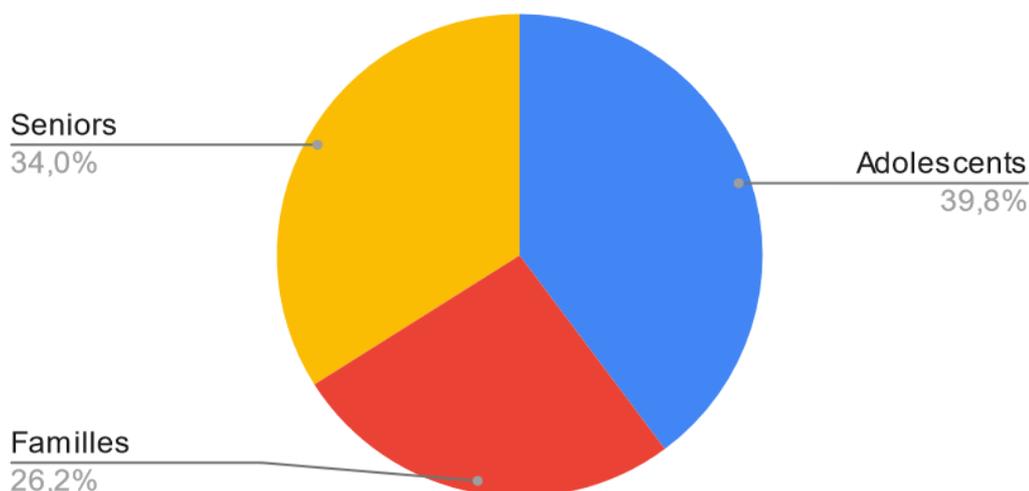
(présentation de soi) pour essayer de limiter les biais possibles (voir en annexe la trame). Ainsi j'interroge dans la rue ou dans des espaces publics de sociabilité des personnes autour de leurs habitudes de sorties en général, avant d'essayer de les amener à discuter du centre culturel. J'ai mené 103 de ces petits "entretiens de rue", avec des discussions allant de dix à une vingtaine de minutes.

Cette méthode a l'avantage d'être assez souple dans le sens où elle permet, en fonction des réactions des enquêtés, de réajuster les questions et de s'intéresser à d'autres sujets en essayant de ne pas trop s'éloigner de la trame ; en revanche, par sa nature hybride entre entretien et questionnaire, elle ne permet pas d'obtenir de données quantitatives précises, ni d'explorer en profondeur les motivations dans les discours des enquêtés.

Par ailleurs, je ne suis pas exempt d'effets de présélection des enquêtés : en étant dans la rue, je me suis dirigé vers les personnes qui me semblaient plus intéressantes et essayé d'avoir un échantillon assez diversifié, mais j'ai peut-être évité certaines catégories de population sans le vouloir (il m'est plus aisé par exemple de me diriger vers de jeunes adultes comme moi que des adolescents ou des seniors), à commencer par les personnes isolées n'allant tout simplement pas dans la rue. En essayant d'obtenir un échantillon équilibré, ma population se distingue ainsi :

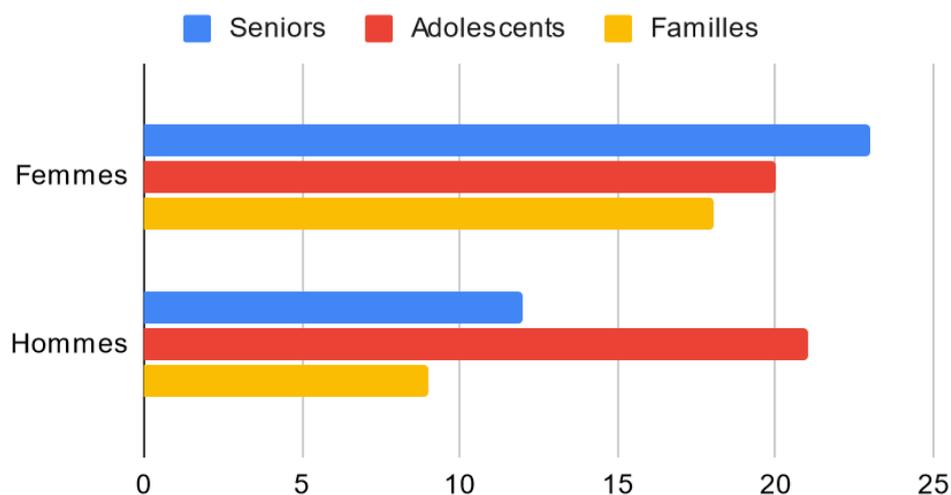
Dans l'échantillon, il y a 35 seniors, 41 adolescents et 27 familles, selon des catégories d'âge estimées, dans la mesure où je ne pouvais pas interroger directement les individus sur ce point. Les adolescents sont essentiellement des collégiens et lycéens, les seniors des personnes âgées ou retraitées, et les familles des parents qui étaient avec leurs enfants pour la plupart. Par ailleurs, l'échantillon compte 48% d'hommes (43) et 58% (60) de femmes – ce

Répartition de la population de l'échantillon par âges



qui correspond plus ou moins à leur surreprésentation sur le territoire. Pour autant, le sexe n'est pas équilibré dans les catégories d'âges, avec un garçon de plus chez les adolescents (21 et 20) et plus de femmes que d'hommes chez les seniors (23 et 12) et les familles (18 et 9).

Répartition par sexe selon l'âge



Des entretiens avec quatre membres de l'association à propos de l'organisation de celle-ci viennent compléter la recherche et percevoir quelques-unes de leurs représentations de ACED Metallia, pour développer une petite monographie de l'association. Enfin, ma présence au sein de l'association m'a permis d'observer en partie la vie et le travail quotidien des bénévoles et salariés.

Finalement, il s'agit d'identifier les publics cibles, leurs problématiques sociales spécifiques et comment leurs intérêts peuvent s'approcher des objets de l'association. Nous avons décidé ainsi, après en avoir discuté entre tutrice académique et tuteur professionnel, d'écrire la problématique suivante : **Comment faire coïncider les pratiques et attentes de la population avec l'offre associative ?** Cela dans l'objectif de l'ouverture du centre Metallia l'an prochain. Cette question permet de prendre en compte à la fois les points de vue des habitants du territoire sur les objets de l'association et leurs habitudes sociales, ainsi que les intérêts de l'association.

Nous répondrons à cette question principalement dans la première partie de ce mémoire, consacrée au diagnostic des publics à proprement parler. Nous y dressons dans un premier temps un rapide portrait statistique du territoire, puis nous intéressons aux pratiques de loisirs et notamment de sorties culturelles des habitants, avant d'examiner dans un troisième temps leurs perceptions et représentations de la culture et de la culture scientifique.

La deuxième partie du mémoire est une courte monographie de l'association ACED Metallia, dans le but de connaître le travail des bénévoles et des salariés de celle-ci. Après un petit historique de la création de l'association et d'une première approche sociologique de ses objets, nous verrons comment son projet a été redéfini avec l'introduction de la CSTI dans ses objets, et les effets que cela a eu sur son organisation et le travail associatif.

PREMIÈRE PARTIE
Diagnostic des publics

I/ Le territoire en chiffres

A - Économie et démographie

La question de départ était donc de connaître les attentes et besoins des habitants, dans un cadre où les difficultés sociales et économiques sont nombreuses ; le territoire de l'association étant situé dans le bassin minier, avec des communes désindustrialisées de tailles diverses (entre 821 et 25 886 habitants par ville de la communauté d'agglomération). Ces données extraites du site de l'Observatoire des inégalités donnent quelques axes de présentation du territoire en question, autour de la communauté d'agglomération de Hénin-Carvin (CAHC).

La population de la CAHC est plutôt jeune : 17% de sa population (INSEE, Recensement de la Population) a entre 3 et 14 ans en 2019 contre 14,6% au niveau national, ce qui constitue une plus grande population en âge d'être scolarisée. Dans l'agglomération ont été recensés 4,1% d'immigrés et 3,6% dans la communauté d'agglomération de Lens-Liévin (CALL). Au niveau national, il y a 7,1% d'étrangers et 9,7% d'immigrés (RP 2019), le territoire ayant connu des périodes d'immigration plus anciennes.

Les employés et les ouvriers sont surreprésentés dans le territoire, de même que les inactifs hors retraités (voir ci-dessous), montrant l'importance ancienne de l'industrie et permettant un premier regard sur les difficultés économiques locales. Ainsi, on compte 23,7 cadres pour 100 ouvriers dans la CAHC contre 22 dans la CALL ; en comparaison, au niveau national ce chiffre est de 79,1. Il existe aussi un écart de 5 points de pourcentage dans la population ouvrière entre le niveau national et le niveau local par exemple :

Quelle est la situation sociale (liée à l'emploi) de ma population ? - Ensemble

Indicateurs	CA d'Hénin-Carvin France	
Agriculteurs	0,1	0,8
Art., commer., chefs d'entr.	2,0	3,5
Cadres et prof. int. sup.	4,1	9,5
Employés	17,6	16,1
Autres inactifs	22,2	17,0
Prof. intermédiaires	12,3	14,1
Ouvriers	17,4	12,0
Retraités	24,3	27,0

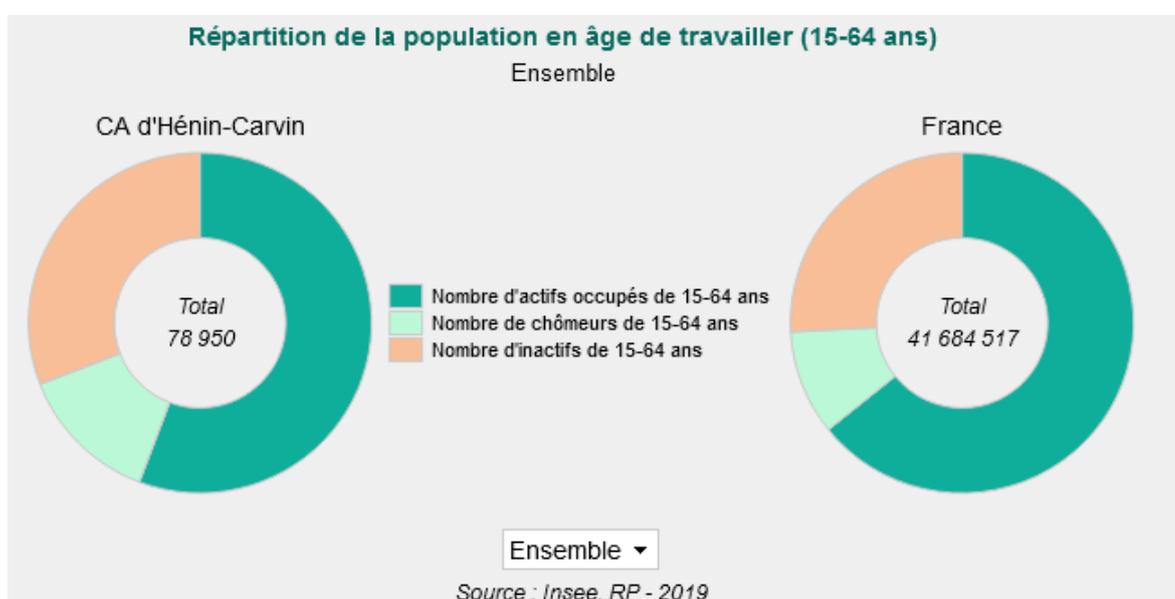
Source : Insee, RP - 2019

Ces chiffres se distinguent parfois grandement selon le sexe : parmi les hommes de la CAHC, on compte 30% d'ouvriers contre 20% au niveau national, et chez les femmes ces chiffres sont respectivement de 6,2% et 4,6%, avec donc un écart bien plus faible. Mais les femmes de la CAHC sont moins souvent actives que les hommes, avec 28,1% d'entre elles dans la catégorie "autres inactifs" (qui comprend des jeunes scolarisés ou non par exemple) contre seulement 15,6% des hommes, indiquant qu'elles ont en partie moins accès au marché du travail, en sachant qu'elles sont plus nombreuses que les hommes sur le territoire. Cet écart s'observe également au niveau national, mais plus faiblement, avec 19,6% de femmes dans cette catégorie contre 14,1% des hommes.

Dans la communauté d'agglomération voisine, les chiffres sont similaires : parmi les femmes de la CALL, 23,4% sont employées contre 24,7% dans la CAHC ; elles sont 30,4% dans la catégorie "autres inactifs" dans la CALL contre 28,1% dans la CAHC ; parmi les hommes, environ 30% d'entre eux sont ouvriers dans les deux agglomérations, et 17,1% autres inactifs dans la CALL contre 15,6% dans la CAHC.

B - Éducation et emploi

La population, en comparaison avec le niveau national, est peu diplômée : dans la CAHC seuls 18,8% des 15 ans et plus sont diplômés du supérieur, contre 30,7% pour la France. Un chiffre corollaire est la part des 15-24 ans ni en emploi, ni en formation, qui sont 24,5% d'entre eux dans la CAHC contre 16,3% au niveau national.



La proportion d'inactifs en âge de travailler dans la CAHC a un écart de 5 points de pourcentage avec le niveau national (31% contre 26%), mais cela est plus important pour les femmes, pour qui cet écart est de 6 points (29% contre 37%, plus d'une femme sur trois de la communauté d'agglomération étant donc inactive), contre 1 point pour les hommes (23% contre 24%). Cette statistique est légèrement gonflée du fait du ratio hommes/femmes plus élevé au niveau local, mais il indique bien une inégalité des sexes plus forte qu'au niveau national.

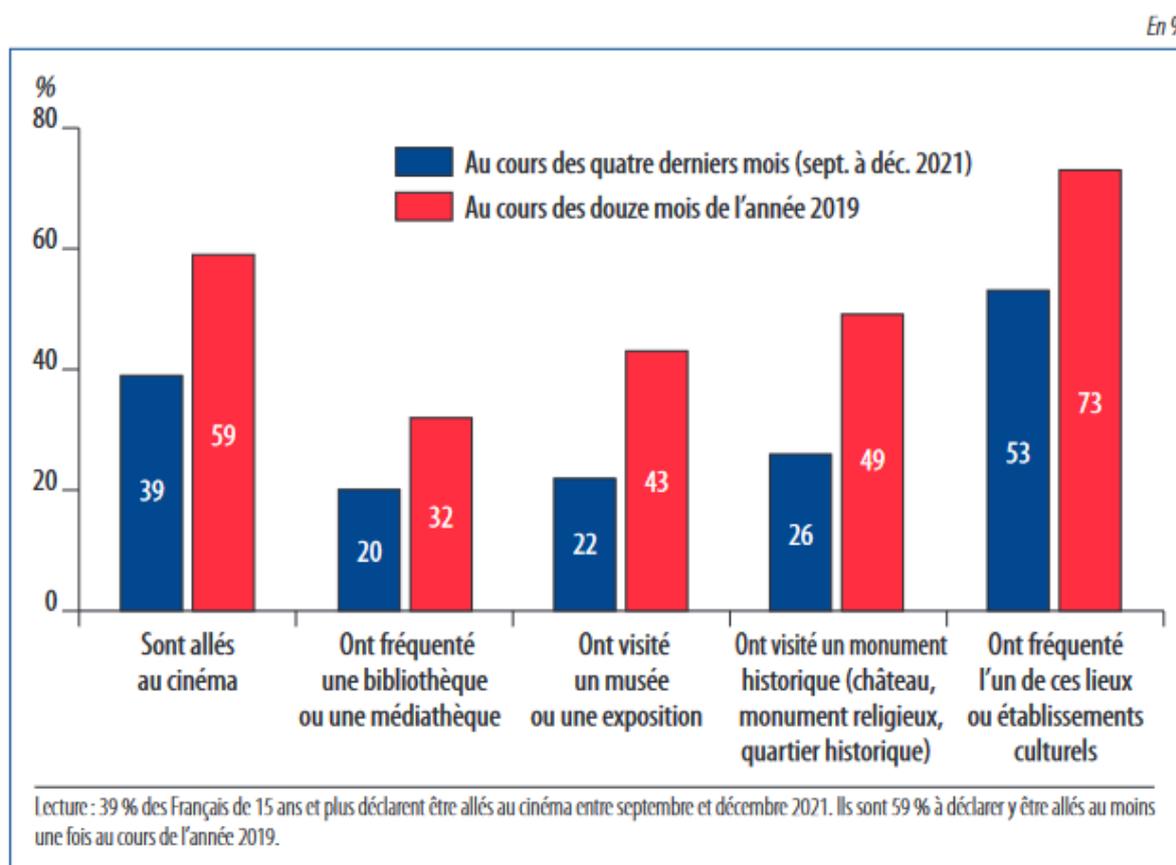
Ensuite, dans la CAHC le taux de chômage des 15-64 ans s'élève à 13,4% contre 9,9% au niveau national. Celui des 15-24 ans est de 40,1% dans la CAHC contre 27,6% au niveau national. Par ailleurs le taux d'inactivité est de 30,9% dans la CAHC contre 25,6% au niveau national. Les femmes de la CAHC sont davantage au chômage que les hommes avec un point d'écart (20% contre 19%).

Enfin, la communauté d'agglomération compte 12 quartiers politique de la ville (QPV), répartis sur 8 communes, où les dépenses publiques sont plus importantes afin de lutter contre la pauvreté et la précarité des ménages qui y vivent.

II/ Des pratiques de loisirs différenciées

L'une des premières questions posées aux enquêtés était de connaître les lieux qu'ils ont l'habitude de fréquenter lors de leurs sorties en dehors du travail. Il s'agissait de savoir quels lieux les personnes fréquentent le plus et comment elles expliquent leurs choix de sorties, de pratiques de loisirs. De manière générale, les lieux les plus souvent cités sont les centres-villes (80 mentions sur 103), les centres commerciaux (en sachant que certains des entretiens de rue y ont été menés, pour un total de 65 mentions), et les parcs (avec les exemples d'Aquaterra ou des jardins du Louvre-Lens notamment, pour un total de 48 mentions). Cette partie décrit donc les habitudes de loisirs des enquêtés selon leur âge perçu, puis en fonction du lieu de l'enquête.

Le contexte actuel peut avoir un effet sur les sorties des populations : d'après une enquête publiée par le ministère de la Culture à partir d'un sondage de l'institut Harris Interactive et d'une enquête du Credoc¹, les pratiques culturelles des Français ont connu un ralentissement avec la pandémie de covid-19, en particulier dans les lieux fermés :



¹ Crédoc : Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie, laboratoire à statut associatif.

On observe que juste après les premières vagues épidémiques, certaines pratiques comme la fréquentation du cinéma ont presque réduit de moitié, et début 2022, 66% des enquêtés indiquaient encore préférer les activités en plein air. Sans doute cela est moins important désormais, mais a peut-être un léger impact sur les réponses données lors de notre enquête. On considérera ici que les réponses données se portent sur le temps long, avant même la pandémie.

A - Selon les âges

Il ressort des entretiens de rue un souhait partagé par toutes les générations de sociabilité : *“après quand on sort c’est surtout pour voir du monde”*, témoigne une enquêtée (environ 45 ans) ; *“j’aime bien être avec mes potes”*, dit un adolescent (environ 15 ans) ; *“ça me sort, mes amis sont là”*, confirme un senior (homme, environ 65 ans). Nous verrons ici que cela s’exprime de manière différente selon l’âge. Comment expliquer ces différences et que traduisent-elles sur les usages sociaux du temps libre selon l’âge ? Nous reprendrons une définition essentiellement descriptive du *temps libre* selon laquelle il se situe entre le temps de travail professionnel et le temps de travail domestique, en tant que temps libéré des contraintes familiales et professionnelles.

En effet, il est délicat de donner une définition objective du temps libre, dans la mesure où cette catégorie *“ne désigne pas seulement le temps individuel et collectif qui se trouve libéré de toute activité préalablement contrainte (travail, école, tâches familiales, engagements, préoccupations, etc.)*. Elle désigne aussi la disposition particulière qui porte à l’occuper, c’est-à-dire à l’investir de vertus et de lui donner une réalisation pratique sous la forme d’une suite potentiellement infinie d’activités vécues comme « libres » ou libérées ».” (Blandin *et al.*, 2021). En d’autres termes, la manière dont est vécu et considéré le temps libre dépend largement des caractéristiques sociales de chacun, avec des définitions individuelles extrêmement variées, qui changent selon les époques. En tant que catégorie sociale, il est traversé des rapports sociaux (de classe, de genre, d’âge par exemple), et les activités de *passé-temps* de chacun seront valorisées différemment.

1. Les seniors : sortir de l’isolement

Les personnes âgées interrogées sont sans doute le public ayant exprimé le plus fort souhait de sociabilité, avec des termes allant jusque sur le registre du besoin, comme cette retraitée (environ 75 ans) pour qui *“à nos âges on en a besoin”* de *“voir du monde”*. Ainsi, 33

seniors sur 35 font part de leur envie de “*sortir*”, de “*voir du monde*”, de “*aller dehors*”. À l’entrée en retraite, on peut imaginer que la question du temps libre se pose différemment, l’activité professionnelle cessant, mais pas le travail domestique. Comment les personnes âgées organisent-elles leur temps libre en dehors des contraintes professionnelles ?

En dépit d’avoir du temps libre “par défaut”, les seniors cherchent à maintenir une activité, à avoir un temps libre productif, comme l’explique cette femme (environ 75 ans) :

“On dit que la retraite c’est pour se reposer, c’est vrai, mais faut quand même faire quelque chose d’utile de son temps libre, pas rester à rien faire, parce que... On devient vite trop vieux”

Le bien-être physique et la question de l’âge sont en ce sens des sujets qui préoccupent 26 enquêtés sur 35, autour des thèmes de “*la santé*”, “*d’être vieux*”, “*être bien*”, “*rester en bonne santé*”, mais aussi et surtout le bien-être social face à l’isolement. Il s’agit d’une véritable problématique au niveau national, où 2,5 millions de personnes âgées de 75 ans et plus vivent seules (Recensement INSEE, 2018), dont 2 millions sont isolées des cercles de sociabilité d’après le baromètre 2021 des petits frères des Pauvres. Dans les Hauts-de-France, 58% des femmes de 75 ans et plus vivent seules, notamment du fait d’une faible espérance de vie des hommes à 60 ans dans la région.

Dans notre enquête, 20 seniors sur 35 ont ainsi témoigné des craintes “*d’être seul*”, de se “*sentir isolé*”, en particulier dans les plus petites communes. Plusieurs villes de la communauté d’agglomération sont en effet classées comme de petites communes, voire des communes rurales. La sociabilité, même ponctuelle, apparaît alors comme une solution face à cet isolement, comme le montrent des enquêtées :

“Je préfère être ici avec les autres que de rester toute seule chez moi où je n’ai pas grand-chose à faire” (Femme, environ 70 ans)

“Souvent quand on reste seul chez soi on a tendance à rester seul de plus en plus, mais il faut voir des gens, même si on a pas envie, parfois on a vraiment pas envie, on se dit... [...] Sinon on reste seul” (Femme, environ 75 ans)

Il semble cependant que ce soit dans les espaces urbains les plus denses que le lien social soit le plus faible, notamment par la disparition des relations de voisinage traditionnelles de la campagne. Les personnes âgées des QPV souffrent alors de ce phénomène, mais aussi d’être une catégorie de population invisibilisée dans les politiques de la ville (Senécal, 2021), la priorité étant donnée le plus souvent aux jeunes, alors que les personnes de plus de 60 ans représentent aujourd’hui la même proportion d’habitants.

Certains lieux sont propices à des rencontres entre personnes âgées qui se connaissent, comme ces deux enquêtées qui se rencontrent “*chaque mardi*” au marché du centre-ville (deux femmes, environ 70 ans), où cette autre retraitée qui “*passé dans la semaine [à la bibliothèque] pour emprunter des livres, mais aussi discuter avec A. [le bibliothécaire]*” (Femme, environ 75 ans). Au fil du temps des relations se forment, à partir de premières rencontres déterminant la suite de la relation. La seconde enquêtée fréquentait en effet la bibliothèque fréquemment, et d’y avoir tissé des liens amicaux (du moins proches) avec le personnel l’a encouragée à venir davantage. Des relations interpersonnelles entretenues avec des publics semblent être un moyen de fidéliser ceux-ci. Celles-ci sont plus faciles, pour les enquêtés, à maintenir avec des personnes des mêmes générations “*avec des gens avec qui on a plus de souvenirs, forcément*” (homme, environ 70 ans), mais pas uniquement, comme le dit une enquêtée (environ 75 ans) qui “*veut aussi voir des jeunes ! [...] on parlera d’autres choses*”. Même si la sociabilité autour du “*souvenir, se raconter nos histoires*” (femme, environ 75 ans) est plus fréquente entre personnes âgées, elle peut aussi traverser les générations, “*c’est bien de parler avec des gamins, à la retraite on a le temps*” confirme une enquêtée (environ 65 ans).

Pour faire face à l’isolement, les personnes âgées se créent donc des habitudes voire des routines dans leur organisation pour ménager des temps de sociabilité, à des échelles différentes, depuis la sortie hebdomadaire au marché à la réunion amicale mensuelle pour discuter de lectures passées ou en cours (observation du 23/05/23), indiquant là que c’est bien la régularité du rendez-vous plutôt que sa fréquence qui importe davantage pour les enquêtés. De la même manière, des activités régulières et avec un aspect de sociabilité fort comme “*aller à mon club de jeu*” (homme, environ 65 ans) ou encore “*nous promener au parc*” (couple, environ 70 ans) sont mentionnées plusieurs fois par les personnes interrogées. Comme dans le prolongement de routines professionnelles, les personnes âgées interrogées cherchent à garder une part de leur ancien statut d’activité. Cela passe par des pratiques telles que la marche, se rendre au marché, fréquenter des clubs divers...

Bien que la plupart des loisirs évoqués se réalisent en groupe, quelques enquêtés ont aussi exprimé sortir parfois seuls, 7 d’entre eux explicitement, comme cet homme qui “*aime aussi juste marcher en ville ou dans la campagne tout seul*” (environ 75 ans) ou cette femme qui “*prend un café pour aller regarder les gens*” (environ 70 ans). Il s’agit de loisirs individuels mais qui permettent de rompre la solitude qui peut exister dans un foyer, simplement “*pour avoir quelque chose*” (homme, environ 75 ans), une existence sociale. Ces pratiques peuvent aussi être rituelles, entrer dans les routines individuelles, comme pour cet enquêté (environ 60 ans) qui a l’habitude de “*prendre [son] vélo tous les dimanches*” sans être accompagné.

2. Trouver un compromis entre le travail parental et le temps libre

La catégorie des “familles” regroupe des adultes d’âges différents, hommes et femmes, principalement des mères avec des enfants, parfois en bas âge. Pour les familles interrogées, et surtout pour les mères (18 femmes sur 27 parents) le temps libre est certes libéré du travail (pour celles et ceux ayant un emploi), mais pas nécessairement du travail domestique, dans le sens où il est souvent question de “*passer du temps en famille*” (femme, environ 35 ans), et “[d’] *occuper les enfants*”, ce qui implique de trouver des activités pouvant correspondre aux adultes comme aux enfants. Ce temps de recherche constitue une partie importante du travail parental, dès lors que “*la semaine on se demande ce qu’on va faire le week-end [avec les enfants]*” (homme, environ 35 ans). Ainsi, comme le dit une enquêtée, venue avec ses deux enfants :

“Quand on les a faut occuper les enfants, sinon ils s’ennuient vite... Et alors on passe plus de notre temps libre à nous avec eux, que vraiment pour nous quoi” (Femme, environ 30 ans)

Le travail domestique ou parental n’est pas reconnu en tant que tel par les enquêtés, mais ils perçoivent bien qu’il prend une certaine place dans l’organisation personnelle, en séparant le temps passé avec les enfants du temps “pour soi”, comme le dit une autre enquêtée :

“Mon temps libre... Avec les enfants, ben faut déjà aller chercher les enfants à l’école, les conduire par-ci par-là, les... Là-dessus j’ai plus beaucoup de temps à moi en fait, mais... Et encore je travaille pas ! Mon mari, il les voit que le soir...” (Femme, environ 40 ans)

Cette femme remarque que le travail parental constitue une certaine charge qui lui incombe, son mari ne pouvant “voir” ses enfants seulement le soir, en raison de son activité professionnelle. Elle souligne de cette manière que celui-ci ne participe pas pleinement au travail parental, et montre qu’il lui semble difficile de concilier une vie professionnelle avec une vie familiale. Et en effet les femmes sont plus souvent que les hommes en charge du travail parental : en France en 2010 une femme d’âge actif (14-65 ans) consacre en moyenne 45 minutes d’une journée au soin aux enfants contre 11 minutes pour un homme (INSEE, enquête “Emploi du temps” 2016). Dans la CAHC, cette inégalité est sans doute plus importante encore, dans la mesure où les femmes sont plus souvent inactives que les hommes et un peu plus touchées par le chômage, donc certainement plus souvent mères au foyer.

D'autres enquêtés font part d'un sentiment similaire, comme ce père disant "*je peux pas revenir du travail et aller chercher mes petits en même temps*" (homme, environ 35 ans), ou cette mère qui semble regretter de devoir "*demander à une baby-sitter*" de garder ses enfants le soir "*quand je finis tard*" (femme, environ 40 ans). Le thème du temps "pour soi" à concilier avec l'activité professionnelle ou familiale est ainsi mobilisé par 20 parents enquêtés sur 27, autour des distinctions "travail"/"école", "travail"/"la maison", "travail"/"enfants". On voit ici combien le travail occupe une place centrale dans l'existence sociale, qu'on ait une activité professionnelle ou non.

Plus généralement, les enquêtés éprouvent souvent des difficultés à concilier la vie familiale et la vie professionnelle, ou, en d'autres termes, à se créer de véritables temps libres isolés de la sphère familiale et/ou professionnelle. Des mots tels que la "pause" ou la "coupure" sont d'ailleurs utilisés par certains enquêtés pour désigner ces temps personnels, comme par l'une des enquêtées :

"J'aime bien aussi rien faire, être seule, sans les enfants, quand ils sont à l'école et moi à la maison, quand je peux vraiment rien faire... Enfin même si y'a toujours quelque chose à faire à la maison ! Mais, voilà, des coupures dans la semaine comme ça, ça fait pas de mal." (Femme, environ 35 ans)

Le temps libre constitue donc un temps de décharge du travail professionnel et parental. Cela étant, la vie de famille reste prioritaire pour nombre d'entre eux, et ils apprécient avoir des espaces où partager des activités avec leurs enfants, telle une mère (environ 30 ans) pour qui il est important non seulement "d'occuper les enfants" mais aussi de "*faire des choses en famille*" comme "*des jeux, des sorties...*" Il s'agit là d'un élément central de la socialisation aux loisirs qui va déterminer en grande partie le rapport des enfants puis des adolescents à ceux-ci, notamment du point de vue du genre : certaines activités vont être favorisées par les parents selon si leur enfant est un garçon ou une fille, amenant à des pratiques culturelles sexuées très tôt. D'après Sylvie Octobre (citée dans Buscatto, 2014), "*Les dynamiques familiales expliquent une grande part des comportements culturels des enfants et des adolescents ainsi que de leurs attitudes à l'égard des consommations et des pratiques qui apparaissent comme les plus distinctives : les pratiques artistiques amateur, les jeux vidéo et l'ordinateur*"

Le lien social se crée ainsi entre parents ou entre enfants lors d'activités où seuls ces derniers sont "occupés", ou alors dans des activités en commun, familiales. C'est par exemple le cas d'un père qui, lors des journées Metallia, est allé discuter de l'exposition avec d'autres adultes, avant de rejoindre son fils qui était au stand de dessin (observation, 21/05/23). Le

temps libre peut constituer de cette manière un espace de socialisation au rôle de parent, où partage d'expériences et conseils éducatifs coexistent. Des ateliers dédiés à des enfants d'âges similaires attireront ainsi des parents aux expériences similaires, ce qui peut à terme créer des relations plus durables.

L'objectif est donc de maintenir le public captif, en particulier les parents, en créant des moments favorables à cette sociabilité en parallèle des ateliers pour les enfants. Il s'agit d'encourager cette partie du travail parental. Comme l'explique une mère (environ 40 ans) :

“Je vois d'autres parents qui restent à discuter devant les écoles, moi j'aime pas trop ça... Mais ils restent longtemps parfois ! Moi j'ai pas le temps, pas envie aussi...”

Le lieu peut représenter un obstacle à cette sociabilité : l'école peut par exemple être perçue comme inaccessible par certains parents, par son aspect institutionnel. Une association représente en ce sens l'institution la plus favorable à la sociabilité, du fait de son organisation, mais son objet peut représenter un obstacle à certains usagers. Bien qu'il n'existe aucun lieu totalement neutre, des aménagements (règlement intérieur, travail contre les discriminations etc.) peuvent être réalisés pour le rendre le plus accueillant possible à un maximum de personnes.

Par ailleurs, les ménages font face à des contraintes matérielles qui viennent limiter leur temps libre “pour soi”. Il est par exemple difficile de concilier des horaires de travail atypiques et une vie de famille, comme pour cette mère qui “*travaille tôt le matin*” et donc ne peut voir ses enfants “*la journée ils sont à l'école*”, et doit “*faire le ménage à la maison*” la journée. On peut supposer que des ménages ayant recours à des services à domicile disposent de davantage de temps pour fréquenter des lieux culturels par exemple, l'inégalité économique entraînant l'inégalité sociale. Cela pose les questions pour les institutions de la gratuité des activités et des horaires : comment proposer des services de qualité gratuitement ? Comment proposer des activités sur des horaires élargis ? Autant de questions qui touchent à la fois les publics et l'organisation des structures.

Les pratiques sociales sont inégalement reconnues selon le milieu d'appartenance : “*quand j'ai le temps je fais mon jardin*” dit un père (environ 30 ans), qui considère cela “*utile*” contrairement à un autre (environ 30 ans) pour qui “*s'occuper de chez soi c'est pas quelque chose de productif*”, traduisant sans doute un écart de classe entre les deux enquêtés. Hommes et femmes se distinguent également en décrivant leurs activités de temps libre. Ainsi, tous les pères interrogés parlent d'activités comme “*le bricolage*”, “*faire/regarder du sport*”, “*jardiner*” etc. tandis que 16 mères sur 18 parlent d'activités en rapport avec les enfants (“*les chercher à l'école*”, “*s'occuper des enfants*”, “*garder les enfants*” etc.)

3. Les adolescents : “sortir” sans but précis ?

Les pratiques de loisirs des adolescents dépendent, plus que pour les deux autres groupes, de conditions extérieures qui se confrontent à l'expression d'un souhait important d'autonomie. Comment les adolescents organisent leur temps libre et comment leur discours construit l'idée d'une autonomie vis-à-vis de ces contraintes ?

Tout d'abord, les adolescents sont le groupe faisant le plus preuve d'entre-soi et souhaitant l'entretenir le plus. Sur les 41 jeunes interrogés, 32 sont dans des groupes d'amis formés au collège ou au lycée ou, plus rarement, avec leurs frères et sœurs. Cela correspond aux formes de la sociabilité juvénile observées par Hélène Delaunay-Téterel (2008) sur les blogs de l'époque, aujourd'hui les réseaux sociaux : *“les adolescents commencent par présenter une partie de leur réseau personnel, celle qui les définit au mieux, à partir des plus proches, les amis et parfois la famille”*, mettant donc le groupe de pairs au premier rang, notamment en diffusant des photos entre amis.

Les adolescents partagent effectivement une sociabilité par groupes d'âges très proches, dans le prolongement de leurs relations scolaires : les relations amicales les plus étroites s'effectuent dans les mêmes établissements voire dans les mêmes classes. Des réponses comme *“le même collège”*, *“au lycée”*, *“dans la même classe”* ont ainsi été exprimées 36 fois pour expliquer l'origine de la relation. Bien que les *“sorties en famille”* soient possibles (seulement 5 mentions), la plupart du temps les adolescents préfèrent rester entre eux, et surtout par genre, avec seulement 3 groupes mixtes parmi les 11 rencontrés. *“J'aime mieux entre filles”* dit une enquêtée (environ 14 ans), *“On fait pas les mêmes choses avec les filles qu'entre nous”* confirme un autre (environ 17 ans).

Mais le temps libre adolescent est limité par des contraintes à la fois matérielles et sociales. Une activité sur le temps libre représente d'abord un coût en termes de temps : passant la majorité de leur semaine à l'école ou en famille, les jeunes disposent d'horaires de loisirs limités. Des coûts financiers peuvent également entrer en compte dans certains cadres, comme pour ces deux collégiennes dont les *“parents nous font confiance, nous donnent de l'argent et nous conduisent”* au centre commercial. Ici s'ajoute un coût en termes de mobilité, les parents faisant office de transport. Cependant, près de la moitié des jeunes interrogés (18 mentions) préfèrent les transports en commun, bien que l'offre soit relativement faible dans le secteur. Comme le résume une lycéenne :

“Si on veut bouger quelque part, il faut avoir quelqu’un pour y aller, ou alors le bus, mais c’est long... et payer le billet, j’ai pas toujours d’argent sur moi” (Femme, environ 15 ans)

Le terme de “*bouger*” vers un lieu indique que le choix n’est pas toujours déterminé à l’avance par les jeunes. Dans certains cas, c’est l’activité qui va imposer le lieu, comme d’aller à la bibliothèque pour un atelier “*dessin numérique*” organisé par la commune (observation du 17/05/23), ou d’aller “*faire les magasins*” au centre commercial (observation du 10/05/23), mais les adolescents souvent n’ont pas d’explication directe de leur sortie, ils cherchent à “*se poser*”, “*juste bouger*”... dans des espaces publics tels que les parcs ou les centres-villes par exemple. Des collégiens venus dans un parc (observation du 31/05/23) expliquent :

“On vient surtout pour se poser même si c’est un peu loin, mais c’est ouvert presque tout le temps donc on vient comme ça les mercredis...” (Homme, environ 13 ans)

“Ouais, tu viens quand tu veux, c’est cool” (Femme, environ 13 ans)

Ces expressions traduisent un souhait de sociabilité adolescente, dans des lieux où les jeunes cultivent un entre-soi dans le prolongement des relations scolaires à travers la discussion et les jeux : dans les parcs, on les voit assis dans l’herbe à discuter, à échanger sur leurs téléphones mobiles, parfois à jouer ensemble... Il semble y avoir une grande part d’improvisation donnée aux activités qui vont être réalisées lors de leurs rencontres.

Si les liens entre les jeunes sont issus de leurs relations à l’école, leur manière de sortir ainsi sans but précis ou improvisé s’oppose aux normes scolaires qu’ils sont appelés à respecter chaque jour. En effet, l’école est le lieu des horaires contraints, des entrées et sorties limitées, de la concentration en classe... À l’inverse, les adolescents choisissent, dans leur temps libre, de s’asseoir au sol, de ne pas se donner (hors obligation parentale) d’horaire précis, de ne pas connaître le sujet de conversation à l’avance. Il s’agit de créer l’illusion de l’autonomie, en effaçant ainsi des contraintes pourtant bien présentes. Hormis lors de certaines activités organisées par des acteurs extérieurs régulièrement (atelier dessin par exemple), les moments de sociabilité adolescente sont définis vaguement par ces-derniers, mais toujours par rapport à une contrainte qui s’impose naturellement dans leur organisation : “*on se voit après les cours*” (Homme, environ 15 ans), “*quand on a pas cours*” (Femme, environ 15 ans), “*je sors le week-end*” (Femme, environ 18 ans). L’usage de mots moins précis comme “*se poser*”, “*bouger*” (40 mentions) plutôt qu’“*aller*” à tel endroit ou “*faire*” telle activité permet aux jeunes de laisser une part d’improvisation et de choix dans l’organisation de leur temps libre, qui leur est plus souvent imposée, surtout pour les mineurs. Le temps scolaire limite le temps libre, mais parfois aussi le temps familial, comme en témoigne un collégien :

“Je sors avec mes potes, on se pose et on voit. [...] Je suis pas trop famille, parce qu’on fait toujours des trucs genre des repas, avec leurs amis... avec les potes c’est pas pareil, on va en ville, on achète des trucs et on se pose” (Homme, environ 14 ans)

Pour organiser leurs rencontres, les adolescents utilisent des moyens de communications comme les réseaux sociaux, interdits en classe, mais surtout à l’abri du regard parental (Pasquier *et al.* 2020), renforçant ce sentiment d’autonomie. Plus l’impression de choisir l’organisation de son temps libre sera élevée, plus le sentiment d’autonomie sera important. Cependant, des normes peuvent guider les comportements dans certains lieux, tels que les centres commerciaux où la norme de consommation conduit les jeunes à l’achat, comme pour ces deux lycéens venus *“traîner un peu ici [au centre commercial]”* rencontrés avec des sacs à la main.

Contrairement aux personnes âgées, les adolescents favorisent l’entre-soi, dévalorisant les activités familiales ou avec d’autres adultes, tel que le raconte ce collégien (environ 12 ans) qui *“dans mon temps libre je vais voir mes amis plutôt”*. Et peu manifestent de l’intérêt pour des pratiques de loisirs solitaires, avec seulement 3 d’entre eux ayant parlé de *“sortir tout seul”* (Homme, environ 20 ans). Tous les adolescents rencontrés (à l’exception d’un lycéen) étaient ainsi au moins par deux - mais il s’agit sans doute d’une présélection des enquêtés de ma part, ressentant un certain malaise quant à interroger des mineurs seuls. Le plus grand groupe était de 6 adolescents (31/05/21), mais plus souvent ils étaient deux ou trois, ces jeunes favorisant sans doute les relations plus intimes aux grands cercles de connaissances. Par ailleurs, tous ont mentionné occuper du temps libre avec *“les potes”* ou *“la famille”* mais aucun n’a parlé de rester seul, bien que cela soit probablement davantage le cas, puisque le temps libre de chacun des jeunes reste contraint, ce qui implique de trouver des moments en commun.

Recommandations : entre visites occasionnelles et ritualisation

Un lieu **ouvert et accessible à tous et toutes** (mobilité pour les personnes âgées et handicapées notamment, possibilité de faire entrer des poussettes etc.) pourra attirer à la fois les **publics réguliers et plus ponctuels**. Il s’agit d’une part plutôt des personnes âgées, optant plus souvent pour des rendez-vous réguliers, d’autre part des jeunes favorisant l’entrée libre en autonomie ; les familles se situant entre les deux en fonction des ateliers proposés, selon qu’ils soient adaptés ou non aux enfants. L’objectif est de maintenir les publics sur place en proposant des ateliers thématiques en parallèle d’autres activités vers lesquelles les

visiteurs peuvent se tourner avant ou après l'atelier en question. Cela se traduit par des sortes de "saisons culturelles" qui permettent à la fois de proposer des activités ponctuelles et régulières sur des thèmes donnés, créant de la **continuité entre les ateliers et les expositions** notamment.

Une autre voie consiste à trouver un **équilibre entre étonnement et habitude chez les visiteurs : des ateliers récurrents avec par exemple des manipulations identiques à chaque fois, mais autour de questions scientifiques différentes susciteront le questionnement, permettant le renouvellement de l'intérêt pour les visiteurs habitués, qui auront en même temps gagné une part d'autonomie** dans la pratique de l'atelier. La manière de présenter les ateliers peut ainsi être similaire d'un thème à l'autre, donnant une certaine image connue et finalement reconnue à ceux-ci - à l'instar des *Journées Metallia* identifiées par certains des enquêtés à l'évocation du nom de l'association.

À l'instar d'autres lieux accueillant du public (médiathèques, cafés associatifs, musées...) des jeux de société sur des thèmes scientifiques (7 familles des scientifiques célèbres, memory de l'astronomie, *Timeline*, Loto tactile...) peuvent être mis à disposition du public, pour permettre d'apprendre des notions de manière ludique et favoriser les interactions. Les bénévoles peuvent ainsi jouer avec les visiteurs après leur avoir expliqué les règles sur des plages horaires définies (le mercredi pour les enfants, ou le week-end en famille par exemple), et amener ensuite les publics vers d'autres activités. Le **format ludothèque** peut être envisagé (emprunt des jeux par le public), ce qui représente sans doute un coût supplémentaire élevé, mais qui vient se substituer à une part importante des dépenses culturelles et de loisirs des ménages : en effet, l'achat de "jeux, jouets et articles de sport" représente en 2021 15,8% de ces dépenses selon l'INSEE. La ludothèque permettrait en ce sens aux habitants d'économiser sur ces dépenses.

En dehors de ces moments, l'espace dédié aux jeux se convertit en **lieu de sociabilité**, où publics et membres de l'association peuvent partager leurs expériences, discuter... L'atelier du moment, le jeu proposé, les thèmes représentent ainsi une accroche pour la visite, mais aussi pour créer du lien social entre les visiteurs, ce qui les encouragera sans doute à revenir.

4. *Quels modes d'information selon l'âge ?*

Le mode d'information est la manière dont les personnes se renseignent sur les différentes activités proposées autour d'eux, à partir de la question "comment vous informez-vous généralement sur ce qu'il se passe autour de vous ?", l'idée étant de savoir quels canaux d'information les personnes utilisent le plus, afin d'adapter la communication de l'association.

Les canaux de diffusion institutionnels (mairies, département, courrier...) semblent être moins efficaces que l'interconnaissance : parmi les réponses données, celles du type "bouche à oreille" ou "en entendre parler" reviennent le plus, avec 76 mentions sur 103, suivies par les "informations municipales" avec 34 mentions, puis "internet" et les "réseaux sociaux" avec 28 mentions. Cependant, une grande variété de réponses peut entrer dans ces catégories, dans la mesure où elles ne correspondent pas à un canal d'information précis mais plutôt à des manières de s'informer, en particulier autour du "avoir entendu parler", qui peut de fait inclure à la fois les canaux institutionnels et informels. La plupart des personnes donnent ainsi des réponses vagues certainement parce qu'elles s'informent à travers divers canaux, qu'il n'est pas possible de résumer dans une seule catégorie. De la même manière, 19 personnes sur 26 participants aux ateliers proposés par les communes ou l'agglomération indiquent s'être inscrites après en avoir "entendu parler", alors que ceux-ci sont publiés notamment sur les sites internet respectifs.

Les manières de s'informer varient selon l'âge : les plus jeunes utilisent davantage internet, avec 35 mentions chez les adolescents sur 41² et 16 mentions sur 27 familles contre seulement 6 mentions chez les 35 seniors ; 29 adolescents indiquent utiliser les réseaux sociaux, contre seulement 5 familles et un senior. Le format papier quant à lui (courrier, lettres d'information ou affichage public) est mentionné 15 fois par les familles, 12 fois par les seniors, mais aussi 10 fois par les adolescents. Les personnes interrogées utilisent donc des supports numériques mais aussi d'autres voies de communication plus traditionnelles. Certains peuvent être combinés, comme l'explique un père de famille :

"Je vois une affiche d'un truc qui m'intéresse, alors après je vais voir sur internet pour voir un peu plus de quoi ça parle" (Homme, environ 30 ans)

Internet et les réseaux sociaux sont utilisés en complément d'un affichage plus général, afin d'obtenir davantage d'informations sur un événement donné. Des habitudes de renseignement finissent aussi par se créer pour les enquêtés, qui "*regarde[nt] dans le journal tous les jours*" (Femme, environ 60 ans) ou sont "*dans des groupes Facebook*" d'actualités municipales (Femme, environ 40 ans), favorisant ainsi un certain support plutôt qu'un autre. Les conversations à propos des événements organisés apparaissent à partir de la communication officielle, diffusant ainsi l'information : "*Quand je sais que la ville organise*

² À propos des modes d'informations juvéniles, Julien Boyadjian (2020) indique que "*les jeunes issus de milieux populaires sont moins enclins à la désinformation qu'à la non-information*", en observant leurs interactions avec les pages d'information (de journaux, chaînes de télévision, sites d'information etc.), et qu'ils sont finalement peu exposés aux fausses informations, s'écartant des sujets qu'ils jugent souvent trop "politiques" de l'actualité.

quelque chose qui m'intéresse, je demande autour de moi qui ça intéresserait" (Femme, environ 40 ans).

La participation à des ateliers accroît par ailleurs la probabilité d'y retourner à l'avenir, ou de s'inscrire à d'autres événements organisés par la même institution, en témoigne ce retraité (environ 75 ans) :

"Des amis m'avaient parlé de [l'atelier en question] donc j'étais venu par curiosité, et depuis je suis là quasiment toutes les semaines !"

De la même manière, sur les 26 personnes participant à des ateliers organisés par les communes ou l'agglomération, 15 avaient déjà participé à l'un des événements organisés précédemment. L'objectif est alors de maintenir ces publics avec la variété des ateliers et leurs habitudes de fréquentation, mais aussi de les encourager à en parler autour d'eux afin de bénéficier de l'important "bouche à oreille" local. Par ailleurs, les réseaux institutionnels permettent de mettre en relation les personnes et favoriser la communication interne, tel que le réseau des bibliothèques de la CAHC, qui organise un système pour fidéliser ses publics, comme le raconte un enquêté :

"J'étais venu à un atelier [dans une bibliothèque] et en regardant sur le réseau, j'ai vu qu'il y avait d'autres choses organisées dans les autres bibliothèques, donc je me suis dit, pourquoi pas ? Et je suis allé voir, et maintenant j'y vais régulièrement" (Homme, environ 70 ans)

La communication interne permet ainsi de diffuser de l'information sur ses propres activités, mais aussi celles des partenaires de l'institution, amenant les publics vers les différentes activités proposées.

B - Selon les lieux

En fonction du lieu d'enquête, les réponses varient : Il semble que les personnes interrogées expriment des préférences différentes selon leur lieu d'habitation, ou du moins selon le contexte de l'entretien. Comment expliquer ces variations ? Penchons-nous ici sur trois contextes d'enquête : dans des espaces de consommation, en ville, et enfin dans des ateliers proposés par les institutions.

1. Des espaces de consommation “prétextes”

Plus de la moitié des entretiens de rue ont été réalisés dans un contexte urbain (centres-villes, marchés, centre commercial...), où les relations sociales sont plus impersonnelles. Mais, on l’a vu, les personnes interrogées font part d’un fort souhait de sociabilité. Dans ce cadre, comment justifient-elles leurs sorties en ville pour aller “rencontrer du monde” ?

Dans le centre commercial ou les marchés (espaces de consommation), la première motivation donnée est de “*faire les magasins*”, avec 34 mentions sur 35 enquêtés, répondant bien entendu à la norme de consommation qu’implique le lieu. Mais il s’agit aussi, pour 28 d’entre eux, de “*voir du monde*” ou même “*discuter avec les gens*” (Femme, environ 65 ans). D’ailleurs, la majorité des enquêtés dans ces lieux étaient en groupes au moins de deux personnes, à l’exception de trois d’entre eux, indiquant ici l’aspect social d’une telle activité. Comme l’explique un couple venu au marché :

“On vient ici aussi pour voir les gens, on en connaît certains qui ont aussi leurs habitudes ici, on se croise et on discute un peu du tout et de rien quoi.” (Femme, environ 65 ans)

Le marché représente un espace ouvert à tous et toutes, puisqu’il est dans la rue, et régulier, puisqu’il fonctionne à horaires hebdomadaires fixes (le mardi et vendredi pour celui observé), permettant aux habitants d’organiser dans leur temps des moments réguliers et habituels de sortie, où ils anticipent de rencontrer certaines personnes fonctionnant sur les mêmes horaires. Au-delà de la simple consommation, les achats sont un prétexte à la sociabilité. Cela s’observe aussi, dans une moindre mesure, au centre commercial, à l’instar de ce groupe d’adolescentes qui “[viennent] *souvent après les cours*” pour flâner un moment avant de rentrer chacune chez soi, car il y est possible de “*venir s’asseoir, manger un truc parfois...*” (Femme, environ 15 ans). Entre les boutiques ou les stands marchands, de nombreuses discussions informelles se font et se défont rapidement, selon le temps dont dispose chacun pour la flânerie. Ces moments de sociabilité sont souvent générés (hommes ou femmes entre elles et eux) et générationnels (j’ai observé très peu de groupes d’âges qui semblaient éloignés). Finalement, l’activité de consommation accompagne plutôt celle de sociabilité, les enquêtés expliquant “*juste regarder ce qu’il y a [à l’achat]*” (Femme, environ 40 ans), ou encore “*passer le temps, voir les gens...*” (Homme, environ 60 ans).

Un phénomène similaire apparaît en ville (22 enquêtés en centre-ville), où les personnes disent fréquenter plus généralement les espaces commerçants, tels que les cafés (12 mentions), les boutiques (18 mentions), mais sans avoir nécessairement d'abord un objectif de consommation, mais plutôt le souhait de sociabilité. Il s'agit par exemple de "*boire un verre entre amis*" (Homme, environ 55 ans), ou simplement de "*sortir en ville*" (Homme, environ 35 ans). Cela étant, la taille de la commune et les services qui y sont proposés semble jouer un rôle important :

"Par ici y'a pas grand-chose, si on veut aller en ville faut bouger, avoir une voiture... Y'a bien un centre-ville, mais en comparaison avec Lens ou Douai par exemple, t'as vite fait le tour..." (Homme, environ 30 ans)

2. Sortir de chez soi pour sortir de la morosité

En effet, les plus grandes villes des alentours attirent davantage que les villes moyennes et petites communes de l'agglomération, et sont décrites comme des centres d'intérêt plus importants, mais éloignés. Ce sont les lieux "*là où on trouve tout quoi, mais faut y aller...*" (Femme, environ 30 ans) pour les habitants des communes moyennes. Mais pour les habitants de ces villes, le constat est parfois mitigé, comme pour ce Lensois pour qui "*le centre-ville est joli, mais ça suffit pas à avoir du monde, c'est parfois déprimant*" (Homme, environ 70 ans). La perception que l'on a d'un lieu dépend ainsi de notre propre lieu d'habitation, et la tendance est à percevoir plus positivement les communes extérieures à la sienne.

Les habitants des petites et moyennes communes de l'agglomération expriment ainsi parfois un sentiment de morosité : des éléments par rapport à l'activité en ville tels que "*y'a pas grand-chose*" (Homme, environ 30 ans), "*c'est petit*" (Femme, environ 15 ans), "*c'est triste*" (Femme, environ 70 ans) reviennent plusieurs fois dans les réponses des enquêtés, en particulier dans les plus petites communes. Et la comparaison avec les plus grandes est également souvent faite, en citant "*Hénin c'est déjà autre chose*" (Femme, environ 65 ans), ou encore "*à Lens tu peux faire plein de trucs, ici pas trop*" (Homme, environ 40 ans).

Malgré cette faiblesse, les sorties en ville apparaissent comme un moyen de limiter ce sentiment de morosité, surtout dans les grandes villes, dans la mesure où il est plus facile de rencontrer du monde dans leurs centres. Tel que le résume un enquêté :

"Si on reste tout le temps enfermés chez soi on devient fou, il faut sortir de temps en temps, juste voir un peu les gens et prendre l'air quoi" (Homme, environ 70 ans)

S'informer sur la vie urbaine est également un moyen de limiter la morosité, de "*savoir ce qu'il se passe, ça change, ça donne des idées*" (Femme, environ 40 ans). Encore une fois, ces pratiques et usages du temps libre constituent des prétextes au lien social, comme ils représentent des moyens de démarrer une discussion, rencontrer du monde, ou tout simplement "*se changer les idées*", créer des moments en dehors de la routine, dans un contexte socio-économique parfois difficile (voir point I).

Dans le cadre des communes voisines de Metaleurop, où logeait une grande partie des salariés, le chômage a atteint de nombreuses personnes, brisant soudainement les liens sociaux en rompant avec la présence historique des métallos. L'identité des ex-salariés est balayée par la fermeture, les entraînant dans l'isolement et ce que Robert Castel appelle la *désaffiliation*, où l'absence de travail et l'exclusion sociale avérée conduit à un risque d'atomisation de la société ; en l'occurrence le secteur marqué par l'histoire métallurgique.

3. *Les ateliers/événements comme extension des visites*

On l'a vu, les ateliers et événements réguliers sont une manière efficace d'attirer et de fidéliser un public. En effet, les personnes assistant aux ateliers proposés auront davantage envie de revenir pour d'autres. Mais en plus de cela, les simples visites peuvent constituer un élément déclencheur à la participation à un atelier. Ainsi, sur les 15 personnes interrogées dans des lieux culturels (médiathèques), 14 mentionnent avoir participé à des événements organisés par ceux-ci à la suite de visites précédentes du lieu. De la même manière, sur les 19 personnes rencontrées dans des ateliers nature, 16 racontent fréquenter régulièrement le parc où ils ont lieu, tel ce père :

"On vient souvent avec les enfants, et j'avais vu qu'ils faisaient des ateliers jardinage, ce genre de choses, et je me suis dit que ça pouvait être une bonne idée, à faire en famille, dehors ça change un peu" (Homme, environ 35 ans).

Les ateliers et événements proposés s'inscrivent dans l'identité du lieu : ici il s'agit d'un grand parc avec des plans d'eau où des ateliers autour de la protection de la nature, des animaux etc. sont organisés régulièrement. Cette continuité entre la manière dont est présenté le lieu et les activités qui y sont proposées donne une image forte, donnant des repères forts aux visiteurs, dont les attentes sont ainsi facilement dirigées. L'objectif est donc d'avoir, à travers la présentation et la communication, une image cohérente et accessible indiquant directement les objets de la structure. Un autre exemple est celui des bibliothèques, où les

visiteurs s'attendent à des activités autour de thèmes comme "la lecture" (10 mentions) ou encore "les livres" (10 mentions).

Recommandations : Un lieu de sociabilité et de questionnement

Le **format tiers-lieu peut répondre en partie au fort souhait de sociabilité** exprimé par les enquêtés. Un tiers-lieu est un espace dans lequel les personnes se retrouvent en dehors des sphères professionnelles et domestiques (Oldenburg, 1989), où chacun et chacune est accueilli en essayant d'effacer le plus possible les différences sociales, de différentes manières (en termes de prix, d'objets à disposition, d'accessibilité etc.) Le futur centre Metallia pourra ainsi se constituer en tiers-lieu. En effet, il pourra être un espace dans lequel se retrouvent à la fois des activités régulières et ponctuelles (ateliers, événements, expositions...) afin de fidéliser les visiteurs, mais aussi un lieu de rencontres, où les personnes pourront simplement discuter, sociabiliser, avant d'être conduites notamment par les bénévoles vers les activités proposées. L'objectif est de **trouver un équilibre entre lieu de sociabilité où les activités sont une annexe de celle-ci et où les activités sont au centre de l'identité du lieu. Il s'agit donc d'établir le compromis entre centre culturel dans le sens habituel du terme et tiers-lieu complet.**

En ce sens, il peut être intéressant de proposer des **animations et des débats libres autour des objets d'ACED Metallia**, provoquant ainsi la discussion et le partage, avec la participation directe des publics, en les impliquant dans la définition des sujets en amont et la réflexion en aval. Autrement dit, il s'agit de créer avec les publics des moments de discussion sur les activités qui leurs sont proposées, en prenant en compte l'ensemble de leurs idées et propositions, leurs histoires et témoignages. On peut imaginer par exemple la création d'une exposition sur un quartier avec les habitants de celui-ci, les invitant à partager leurs récits et amener les objets qui leur semble appropriés, ou encore la mise en place d'un débat sur un sujet scientifique controversé, en partant des connaissances de chacun, puis avec un temps de recherche conjoint, avant d'inaugurer le débat à proprement parler.

Finalement, l'idée principale est d'élaborer avec les habitants selon leurs envies et leurs propositions de sujets (autour d'un thème plus général) les activités de l'association dont ils bénéficieront ensuite, afin de favoriser le partage de compétences, mais surtout la sociabilité dans le lieu.

III/ Les représentations de la culture et de la science

Le deuxième volet de la trame des entretiens de rue est centré sur les représentations de la culture des enquêtés, à partir de la question suivante : fréquentez-vous des lieux culturels³ ? en donnant au besoin quelques exemples comme “des cinémas”, “des bibliothèques”, “des musées”... Il s’agit de capter la manière dont les individus identifient les lieux culturels et, plus généralement, la culture elle-même, plutôt dans le sens de la culture légitime. On entend par là les pratiques culturelles socialement valorisées (fréquenter des musées, des concerts...).

Les réactions des enquêtés vis-à-vis du thème de la culture sont plutôt unanimes : sur 103 personnes interrogées, 71 ont répondu que “*non, je ne fréquente pas de lieu culturel*”, “*c’est pas pour moi*”, “*c’est pas mon truc*”, ou encore “*ça m’intéresse pas*”. Il faut noter qu’en donnant des exemples comme “*le cinéma*” ou “*des bibliothèques*”, les réponses étaient déjà plus favorables, les individus étant amenés à identifier d’autres lieux comme lieux culturels en dehors des institutions habituellement reconnues comme telles. Quelles sont les représentations de la culture des habitants, et comment leur vision peut-elle être amenée à changer ? Nous distinguerons les représentations de trois groupes d’âges, puis nous nous pencherons sur le sentiment de distance à la culture exprimé par les habitants, à travers les questions de distinction et de la culture légitime.

A - Selon les âges

Les exemples de lieux culturels donnés par les enquêtés diffèrent d’une génération à l’autre. Comment expliquer ces différences ? Nous verrons qu’en fonction de l’âge, les personnes ont tendance à se situer elles-mêmes de manière plus ou moins proche de la culture légitime.

³ Il faut noter ici que les dépenses moyennes des ménages français en services culturels (cinéma, théâtre, abonnements audiovisuels etc.) ne sont qu’en cinquième position dans l’ensemble de leurs dépenses culturelles et de loisirs en 2021 (INSEE), représentant 10,5% de celles-ci, derrière celles de presse et papeterie (14,9%) ou encore de jardinage et animaux de compagnie (16,6%) par exemple.

1. Seniors : les lieux culturels identifiés, une vision universaliste

Les seniors identifient comme lieux culturels d'abord les musées (30 mentions sur 35 seniors interrogés), puis les bibliothèques et médiathèques (28 mentions), avant les cinémas (14 mentions), et enfin les centres culturels en général, sans précision (6 mentions). Cette pluralité de réponses indique qu'il s'agit de la population, dans notre échantillon, qui identifie le plus facilement des espaces comme "lieux culturels", en mettant d'abord l'accent sur les plus socialement légitimes d'entre eux (les musées). Il semble, au niveau du territoire, que les seniors fréquentent le plus les lieux culturels. Cependant, d'après l'INSEE (2021), la part des personnes de 60 ans et plus ayant, au moins une fois dans l'année "visité un musée, une exposition ou un monument historique" est de 37% en 2018-19 au niveau national, contre 46% en moyenne chez les 16-59 ans.

Il faut d'abord garder en tête que la question de la fréquentation ne pose pas celle de la fréquence, et les personnes interrogées ont ainsi pu mentionner des lieux où ils se rendent souvent ou rarement, sans distinction. Cela donne simplement une idée des représentations de la culture qu'ont les habitants.

Dans ce cadre, on constate que l'imaginaire des seniors de la culture est celui le plus explicitement proche de la culture légitime, en plaçant les musées au premier plan de leurs représentations. Comme en témoigne une enquêtée :

"La culture c'est... C'est les belles sorties, comme au musée, au théâtre... Des choses comme ça, un peu... huppées" (Femme, environ 70 ans)

La distance sociale à la culture s'exprime à travers des termes tels que "huppées", mais aussi plus péjoratifs comme "bourge", "prouf-prouf" ou "prétentieux", l'écart se marquant à travers un dégoût à l'encontre même de la distinction effectuée par la culture légitime elle-même. Les enquêtés tentent ainsi de se réapproprier la distinction sociale qui les écarte de fait de la culture légitime.

Mais, paradoxalement, dans le même mouvement de contestation de l'écart à la culture, les seniors interrogés partagent globalement une vision assez universaliste de l'accès à une culture qu'ils jugent plus proche, celle d'autres lieux qui existent en fait à proximité, la proximité géographique s'alliant à une certaine proximité sociale : "souvent au musée c'est des expositions sur des sujets... abstraits" dit une enquêtée (environ 70 ans), et qui plaisante, en parlant d'aller à la bibliothèque où "je peux choisir mes lectures, j'ai mes préférences". De

la même manière, un retraité explique préférer *“aller au ciné plutôt qu’au théâtre ou je ne sais quoi, y’en a plus par ici”*. L’implantation du Louvre à Lens a aussi eu des effets en ce sens :

“J’y étais allé quand ça a ouvert, puis une autre avec les petits enfants, puis maintenant je connais plus les lieux, la médiathèque aussi, les gens, et j’ai fini par prendre une carte, pour y faire un tour de temps en temps” (Femme, environ 65 ans)

Le fait d’avoir un centre culturel institutionnel à proximité a d’abord freiné cette lensoise à le fréquenter, mais d’y avoir *“fait un tour”* une première fois, puis de manière plus régulière lui a permis de créer une certaine routine, mais surtout des liens avec le personnel du musée, montrant une fois de plus l’importance des liens sociaux qui peuvent se créer dans de tels espaces. Un autre enquêté (environ 65 ans) explique qu’il fréquente *“la médiathèque dans le musée”*, ce qui l’amène à s’intéresser aux actualités du musée lui-même, *“alors je vois aussi ce qu’ils y font”*.

Pour ces personnes, même si certains lieux sont socialement et géographiquement éloignés, d’autres leur semblent bien plus ouverts, tels que les bibliothèques et médiathèques où *“on voit tout le monde, des jeunes, des moins jeunes”* (Homme, environ 65 ans). Les seniors ont une vision plus universaliste de la culture dans le sens où il leur paraît plus facile d’entrer dans les lieux culturels que pour les autres groupes enquêtés, et dans la mesure où ils donnent davantage de descriptions positives de la culture, en particulier à propos des espaces plus proches. Finalement, les enquêtés sont plutôt conscients de la hiérarchie sociale du public attendu des différents lieux, et se situent plutôt en bas de celle-ci.

Par ailleurs le fait de visiter plus fréquemment ces lieux grâce à davantage de temps libre réduit l’écart qui peut exister à l’origine, comme le montre cette enquêtée :

“Avant je ne lisais pas beaucoup, mais depuis que je suis à la retraite, je passe souvent à la bibliothèque, et j’emprunte régulièrement des livres” (Femme, environ 75 ans)

La question du prix entre aussi en jeu dans leurs opinions des lieux culturels : *“bien sûr un billet pour une exposition ça coûte de l’argent, mais il y a aussi plein de choses à faire gratuitement”* raconte un enquêté (environ 70 ans), pour qui l’accès à la culture se fait aussi à travers des critères économiques. Une autre enquêtée (environ 65 ans) observe en ce sens que *“maintenant il y a beaucoup de choses qui sont proposées gratuitement, des lectures, des expos...”*, montrant qu’il est aujourd’hui plus facile de participer à des activités culturelles. De manière générale, les seniors estiment que l’accès à ces activités s’est développé en comparaison avec le passé.

2. Familles : Arbitrages éducatifs et écarts sociaux

Sur 27 familles interrogées, seulement 7 ont indiqué visiter des lieux culturels fréquemment, mais 13 d'entre-elles ont exprimé le souhait de le faire davantage, ne serait-ce qu'un minimum, comme cette mère (environ 30 ans) qui explique qu'elle "*n'a pas souvent l'occasion d'aller au musée*" ou ce père (environ 30 ans) qui regrette ne pas "*faire ce genre de sorties avec les petits*". Concernant la culture scientifique en particulier, la plupart d'entre eux estiment "*ne pas connaître assez*" ou encore que la science représente "*un sujet trop compliqué*".

Le lien avec les enfants est prépondérant dans les réponses des parents : 15 d'entre eux s'inquiètent par exemple que les contenus et activités ne soient pas adaptés aux enfants, non réalisables en famille, tel que le décrit une mère :

"Déjà si on peut pas venir avec les enfants, si c'est que des choses à lire, si y'a pas d'images, ils [les enfants] vont s'ennuyer, même si pour nous c'est intéressant"
(Femme, environ 35 ans)

Bien qu'ils puissent eux-mêmes réaliser les activités seuls, les enfants reviennent comme un obstacle aux sorties culturelles des parents, et 24 parents sur 27 les ont mentionnés dans leurs exemples de sorties culturelles et de loisirs. Le manque d'intérêt supposé des enfants pour les activités proposées ou l'aspect complexe qu'elles peuvent représenter freine les parents dans les choix de sorties culturelles. Mais l'inadaptation de certaines activités n'est pas la seule explication donnée par les parents. En effet, sur les 15 parents mentionnant ce problème, 12 ont exprimé des difficultés à "rendre accessible" l'activité eux-mêmes à leurs enfants, comme l'explique ce père :

"Moi je peux pas tout leur expliquer aux gamins, je me sens pas, sur les sujets scientifiques par exemple, de le faire" (Homme, environ 35 ans)

En raison d'une certaine distance avec les sujets culturels ou scientifiques, les parents ne se sentent pas légitimes à les traiter avec leurs enfants, contrairement à l'éducation qu'ils jugent pouvoir leur donner :

"Autant leur apprendre à... mettre la table, se laver les mains, être polis etc. ça je peux, mais leur apprendre des trucs de science tout ça, non, ça ils apprennent à l'école, pas avec moi" (Femme, environ 40 ans)

En ce sens, l'école joue un rôle de socialisation à la culture et à la science que les parents lui délèguent plus ou moins consciemment. Plusieurs associent ainsi l'école à des thématiques autour de *“la lecture”*, *“la culture générale”* ou encore *“les sciences”*. *“C'est des choses qu'ils doivent apprendre à l'école et au collège, que la maîtresse connaît”* dit une enquêtée (environ 40 ans). Ce rôle central de l'école dans la formation culturelle et scientifique (Las Vergnas, 2017) ramène d'ailleurs parfois au vécu des parents :

“C'est à l'école où j'ai appris les auteurs, les peintres, les artistes... Même si ça m'intéressait pas toujours !” (Femme, environ 35 ans)

Ces éléments conditionnent les arbitrages éducatifs des parents, qui laissent donc le travail de formation culturelle à des acteurs extérieurs, et favorisent d'autres types d'activités avec leurs enfants comme *“aller au parc”* ou encore *“regarder la télé”* - qu'ils n'identifient comme des pratiques culturelles en tant que telles. Par ailleurs, des conditions plus pratiques sont mobilisées comme le coût en termes économiques (*“ça coûte trop cher”*) ou temporel (*“j'ai pas le temps”*) des activités culturelles pour les parents, avec 6 parents indiquant des prix d'entrée trop élevés dans les institutions culturelles notamment.

3. Adolescents : Un sentiment de distance, renforcé par les inégalités scolaires

Les adolescents sont sans doute le groupe ayant exprimé le sentiment de distance à la culture le plus important, avec 38 sur 41 d'entre eux répondant *“c'est pas pour moi, pas mon truc”*, *“ça ne m'intéresse pas”* ou encore *“je ne connais pas”*. Cependant, en précisant certains choix comme *“le cinéma”* ou *“les bibliothèques”*, certains ont répondu fréquenter ces endroits, mais ne pas les considérer comme des lieux culturels, comme pour cette lycéenne :

“Oui je vais au ciné, je regarde la télé, mais pas des documentaires, des films... Je préfère juste me détendre quoi pas avoir besoin de réfléchir, me vider la tête” (Femme, environ 15 ans)

Le cinéma est d'ailleurs un endroit largement fréquenté par les jeunes : d'après la dernière enquête du ministère de la Culture (2008), sur 100 étudiants ou lycéens, 93 ont été au cinéma au moins une fois dans l'année, et ils y vont en moyenne 11 fois dans l'année, ce qui fait de ce groupe d'âge le plus présent dans les salles obscures, et, tout en étant *“principalement un loisir de la sociabilité amicale chez les adolescents, la sortie au cinéma est très nettement une sortie familiale avant 15 ans et après 25 ans.”* (Coulangeon, 2016).

Bien qu'il s'agisse de pratiques culturelles dans le sens où elles sont socialement ordonnées (Coulangeon, 2016), les adolescents ne les classent pas dans leur vision de la culture, qui s'approche donc de la culture légitime (ici, "les documentaires"). Quelques enquêtés m'ont ainsi demandé des précisions en demandant des exemples comme "*la culture comme l'opéra ou quoi ?*" ou encore "*les musées, la musique classique ?*" montrant l'importance des représentations les plus fortes de la culture légitime chez les jeunes. De la même manière, seulement 8 adolescents interrogés sur 41 indiquent explicitement fréquenter des lieux culturels. À titre de comparaison, le taux de personnes entre 16 et 24 ans ayant "visité un musée, une exposition ou un monument historique" au moins une fois dans l'année 2018-19 est de 45% au niveau national (INSEE, 2021)⁴. La distance sociale à la culture semble donc être un premier facteur de cette faible fréquentation adolescente des lieux culturels, cette population se situant principalement dans les milieux populaires, dont les pratiques culturelles sont socialement dévalorisées.

Aux inégalités d'accès à la culture s'ajoutent les inégalités scolaires, dans un territoire où, pour rappel, seuls 18,8% des 15 ans et plus sont diplômés du supérieur. En effet, l'école est un des vecteurs des inégalités sociales, dans la mesure où elle participe, encore aujourd'hui, à créer l'écart entre les différentes classes sociales, en légitimant les pratiques culturelles des classes supérieures (par exemple à travers la lecture, mais aussi le niveau de langage, ou encore les manières d'être), qui s'opposent à celles des classes populaires.

Or les adolescents sont, pour la plupart avant 16 ans, scolarisés, et passent la majorité de leur temps à l'école, dont les normes s'opposent parfois à celles des familles, provoquant dans certains cas des tensions individuelles. Comme l'explique un enquêté :

"La culture pour moi c'est aussi la culture G, les trucs qu'on apprend au collège quoi, mais des fois c'est trop, fin je vois pas à quoi ça va me servir de savoir toutes les dates en Histoire par exemple" (Homme, environ 12 ans)

L'école revient souvent dans les discours adolescents, et ils associent régulièrement la culture, et plus encore la science aux matières enseignées, surtout la Science-Physique et les SVT. La représentation de la culture scientifique adolescente est principalement issue de la manière dont sont transmis les contenus scolaires, avec un aspect magistral assez important, dans une mise en scène directe de la distance à la connaissance. En effet, selon Olivier Las Vergnas (2017), le rapport à la science se fait majoritairement dans la formation initiale scolaire, avec le chiffre suivant : "*durant son enseignement primaire ou secondaire,*

⁴ Ce chiffre peut prendre en compte les sorties scolaires, qui ne sont peut-être pas mentionnées dans notre échantillon.

toute personne scolarisée en France, aura consacré au moins un gros millier d'heures à suivre des cours dédiés aux disciplines qualifiées de « scientifiques » [...] En comparaison, ne consacrent aux sciences un volume horaire (non scolaire) équivalent, que les quelques 15 % de la population nationale que l'on peut considérer comme des professionnel(le)s du travail scientifique.” Il en résulte une “catégorisation scolaire” de la science, qui s'effectue en particulier au lycée (avec par exemple l'ancienne division en trois filières en plus de certaines filières techniques). Par conséquent, “la détermination vers une autre filière que S (ou STL et STI2D) est vécue pour la majorité des jeunes (et de leurs proches) comme un constat d'incompétence vis-à-vis des « sciences » au sens scolaire du terme.”

Dans notre échantillon, 30 adolescents interrogés sur 41 ont mentionné les matières scolaires et les mathématiques dans leurs représentations de la science, et parmi eux, 12 considèrent qu'il ne s'agit pas de leurs points forts à l'école, indiquant leur “*incompétence*”. L'écart à la science se traduit en classe de plusieurs manières, d'abord vis-à-vis de la figure de l'enseignant - qui continue d'être une figure d'autorité - mais aussi en raison de l'écart d'âge avec cet enseignant, et de la position sociale de celui-ci, plus souvent issu de classes moyennes ou supérieures que populaires.

Enfin, de la même manière que les parents, les adolescents n'identifient pas les lieux qu'ils visitent ou leurs pratiques comme “culturelles”, et ont tendance à considérer leurs sorties davantage comme du “loisir”, dans le registre du temps libre. Une collégienne remarque en ce sens que

“Par exemple quand je vais à la bibliothèque c'est pour lire des livres, ou comme là pour l'atelier dessin, mais c'est des trucs que je fais sur mon temps libre, où j'apprends pas des trucs... utiles” (Femme, environ 13 ans)

La manière dont les activités sont jugées “utiles” ou non est étroitement liée au quotidien, et par extension, au temps passé à l'école, pour les jeunes :

“[enquêteur] Du coup apprendre à dessiner c'est pas utile ?

[enquêtee] Bah... pour moi si, mais ça sert pas dans la vie de tous les jours.”

On peut supposer qu'une activité qui n'est pas valorisée à l'école (mais qui peut très bien l'être dans la sociabilité adolescente ou populaire) ne sera en ce sens pas considérée comme “utile” dans ce cadre.

Recommandations : relégitimer les savoirs locaux à travers la médiation

L'une des caractéristiques majeures du **rapport à la culture et plus encore à la culture scientifique des enquêtés est le sentiment de distance à celle-ci, lié aux inégalités sociales auxquelles les habitants du territoire font face**. En effet, les classes populaires (et donc beaucoup dans les QPV) sont un public exclu du monde culturel mais aussi de la CSTI dans un contexte de distinction sociale, étroitement lié aux inégalités scolaires. Il en est de même vis-à-vis de l'accès à la science : Clémence Perronnet (2021) propose en ce sens une sociologie de la réception de la science en transposant le modèle du capital culturel, considérant la "culture scientifique" non seulement comme de la connaissance mais surtout des pratiques et habitudes de consommation : il s'agit de "*prendre en compte tous les objets, lieux et pratiques qui permettent la fréquentation d'un contenu évoquant les sciences – parmi lesquelles la lecture, l'audiovisuel, les sorties, la pratique amateur et la pratique ludique.*" À partir de là, l'auteure démontre que **les élèves de classes moyennes et supérieures s'approprient plus facilement les contenus les plus proches du modèle scolaire, tandis que ceux issus des classes populaires expriment le plus fort rejet ; ce qui crée un sentiment d'illégitimité vis-à-vis des contenus scientifiques traditionnellement enseignés** (par l'école ou par les médiateurs).

Pour **pallier ce sentiment d'illégitimité, la posture du médiateur est décisive, dans la mesure où il joue un rôle intermédiaire entre des mondes parfois opposés. Par la posture on entend la manière de traiter les sujets avec les publics et surtout la manière de travailler avec les connaissances des publics, leurs savoir-faire et leurs savoir-être** : cela se traduit par exemple par le langage utilisé, plus proche de celui des publics, ou encore la prise en compte de leur affect vis-à-vis d'un sujet (ici un sujet scientifique). Il s'agit d'effacer le rapport de force que la culture dominante exerce sur les individus.

L'éducation populaire propose en ce sens une **démarche de travail** particulière qui vise l'émancipation sociale, en analysant en premier lieu les dominations sociales que chacun vit. Il s'agit d'essayer de connaître et de comprendre ses propres caractéristiques sociales pour pouvoir les tenir à distance, avant même de travailler un sujet à proprement parler. **En comprenant les manières dont la culture s'impose à nous, nous pouvons reprendre le contrôle sur cette imposition, car connaître le rapport de force en jeu permet déjà de le dédramatiser, en y mettant simplement des mots**. Dans le cadre de la CSTI, cela passe notamment par les questions "Qu'est-ce que la science représente pour moi, et pourquoi ? Comment expliquer ces représentations ? Qu'est-ce qui me freine à pratiquer les sciences ?

C'est quoi un scientifique ? etc., en essayant de donner le plus d'exemples concrets, vécus possible, pour que s'incarnent les dominations sociales dans le quotidien.

L'objectif du médiateur n'est alors plus le transfert de connaissance du monde scientifique au monde civil, mais plutôt **d'encourager cette réflexivité individuelle sur le thème des sciences et techniques**. C'est par exemple demander à des adolescents des exemples d'expériences scientifiques réalisées ou non, puis leur ressenti sur celles-ci ; cela peut aussi être de questionner des seniors sur leurs dernières connaissances scientifiques apprises et la manière dont ils les ont interprétées, avant de chercher à comprendre cette interprétation.

B - Un constat partagé de difficultés d'accès

Au-delà des représentations sociales de la culture limitant l'accès des habitants du territoire à la partie légitime de celle-ci s'ajoutent une offre culturelle perçue comme faible, ainsi que des difficultés de mobilité géographique.

1. Une offre culturelle perçue comme faible

Parmi les enquêtés répondant souhaiter fréquenter davantage de lieux culturels, l'argument de la faiblesse de l'offre est mobilisé pour expliquer ce manque. Des phrases comme "*mais par ici il n'y a rien*" ou "*c'est un peu la campagne, on a pas grand-chose*" sont revenues 28 fois, assez logiquement dans les plus petites communes, où seuls les équipements municipaux comme les médiathèques peuvent être ensuite cités à proximité. D'ailleurs, seulement trois personnes dans notre échantillon ont indiqué connaître ACED Metallia après avoir demandé le nom de l'association, ce qui signifie que les acteurs non institutionnels (en dehors des structures des communes ou de l'État) sont encore moins identifiés par les publics.

On l'a vu, de nombreux espaces où des activités culturelles peuvent être réalisées ne sont pas identifiés en tant que tels par les habitants, et davantage perçus comme des lieux de loisir, où passer son temps libre. Cependant, la méthode utilisée en posant d'abord la question du temps libre a sans doute un effet sur les réponses données en glissant le discours vers ces thématiques, et peut être que de questionner en premier lieu les habitants sur leurs habitudes de pratiques culturelles aurait changé leurs réactions.

D'après le site internet de la communauté d'agglomération d'Hénin-Carvin, le territoire compte deux espaces de sorties majeurs qu'elle soutient, puis le musée du Louvre-Lens qui se situe déjà plus loin. Il y est également inscrit le réseau communautaire des médiathèques, dont dispose chaque commune. À titre de comparaison, la métropole lilloise soutient directement 14 musées sur son territoire. On constate aisément qu'il existe un écart entre les territoires, qui sont en fait des inégalités géographiques.

2. Des inégalités géographiques

En effet, dans cette partie du bassin minier les communes sont relativement petites, ce qui implique des moyens différents en termes d'infrastructures publiques par rapport à une plus grande agglomération comme celle de Lens par exemple. Il existe un service de transports en commun local, essentiellement de bus, et certaines communes sont assez peu desservies, créant des enclaves. Comme le raconte un enquêté :

"Par ici sans voiture c'est compliqué, on peut pas aller bien loin.

[enquêteur] Et en transports en commun ?

Oui il y en a, mais parfois faut attendre plus d'une heure pour un bus, alors bon..."

(Homme, environ 45 ans)

Plusieurs enquêtés ont ainsi mentionné de *"devoir aller en ville pour pouvoir sortir"* (Femme, environ 70 ans) ou de *"prendre la voiture dès qu'on veut aller quelque part"* (Homme, environ 40 ans), montrant que les lieux de sorties - culturelles ou non - sont assez souvent éloignés des lieux d'habitation. Les seniors font ici figure d'exception dans le sens où ils sont les plus nombreux à avoir mentionné des activités qu'ils réalisent proches de chez eux, comme fréquenter des clubs ou des associations notamment.

Recommandations : un lieu ouvert et accessible

La publicité du centre Metallia pourra se jouer autour d'une **double proximité** : **sociale et géographique**. Sociale dans le sens du **partage d'expériences de vie similaires** - ou non, selon le public visé pour chaque activité - lors des ateliers proposés ; géographique dans la mesure où il sera situé dans le **centre-ville d'une commune plus petite**. Il faudra par exemple s'accorder sur des horaires correspondants aux transports en commun, mais aussi parler du fait qu'il s'agit d'un lieu où rencontrer du monde autour d'ateliers et d'expositions dont les sujets sont faiblement présents dans le territoire.

Autrement dit, un axe pour attirer les publics est la communication de l'inédit sur le territoire, avec à la fois les sujets de la CSTI, mais aussi ceux de la mémoire ouvrière, pour rappeler aussi le contexte de l'histoire de Metaleurop.

DEUXIÈME PARTIE

Le travail associatif chez ACED Metallia

I/ ACED et Metallia

A - La fermeture de Metaleurop et la création d'ACED

1. Une réponse à la fermeture de l'usine pour préserver une vision de la culture ouvrière

L'association ACED Metallia a été créée en 2005, suite à la fermeture de Metaleurop-Nord deux ans auparavant, par des anciens salariés de l'usine. L'objectif était en premier lieu de défendre et prendre en charge les salariés licenciés, avec par exemple de l'aide dans la recherche d'un nouvel emploi, notamment pour les ouvriers non-francophones. D'où le nom original d'ACED Au Cœur de l'Emploi Durable. Comme lors d'autres fermetures soudaines d'usines, des associations se créent pour *“réinvente[r] le collectif de travail et le mobilise[r] pour soutenir les projets professionnels des anciens salariés. Ce faisant, elle permet précisément de redonner un sens et une utilité à la profession aujourd'hui disparue”* (Corteel, 2009). C'est par exemple le cas de l'association Chœur de Fondateurs, créée au même moment, avec des bénévoles qui seront actifs dans l'une et l'autre des associations. Mais avec ACED Metallia, le projet mémoriel est explicite dès le démarrage, tel que le résume un bénévole :

“C'était une idée de S. [l'ancienne présidente] et de quelques poignées de mes collègues et de moi-même aussi pour essayer de trouver un moyen de préserver la mémoire ouvrière du site de Metaleurop, qui a fait quand même 109 ans d'industrie sur le territoire.” (Trésorier, 72 ans)

Un autre bénévole a ainsi *“rejoint le groupe puisque j'avais accès aux archives et comme, la base aussi de ACED Metallia c'est de garder la mémoire”* (Archiviste, 67 ans). Le projet souhaité de préservation de la mémoire ouvrière de Metaleurop, celle des “métallos”, était notamment celui d'un musée, du moins d'un centre historique, comparable à l'un de la mémoire des mines, comme l'explique le trésorier :

“Sans prétention on voulait faire quelque chose qui ressemble aussi à Lewarde qui a le, on va dire, le monopole de la mémoire des mines, [...] et qui raconte bien l'histoire des mineurs, [...] alors nous on voulait aussi faire quelque chose qui ressemble à ça.”

Il s'agissait donc de “raconter l'histoire des métallos”, participant directement à la construction d'une mémoire collective du travail à l'usine, qui, comme l'explique Josué Gimel (2011) en est une version plus “officielle” venant parfois s'exprimer différemment dans le cadre privé des anciens salariés. La démarche vise à valoriser les savoir-faire ouvriers, *“au niveau*

des fonctionnements des ateliers” par exemple, comme le raconte l’archiviste. Pour les bénévoles, cela constitue une véritable œuvre de transmission : *“on a un vécu, ce vécu il faut le transmettre soit par écrit, soit par oral, c’est ce qu’on fait”*, ce qui passe notamment par *“des formations aussi pour certaines personnes”* à propos de la transformation des métaux. Le travail est au centre de cette transmission :

“Les gens dans l’usine ne savaient peut-être pas toujours écrire mais connaissaient leur travail sur le bout des ongles, il y a un savoir-faire incroyable que la France a perdu parce que tous ces gens qui ont travaillé les métaux ils l’ont fait vraiment de passion, mais ils l’ont fait aussi avec un art et aussi un savoir-faire inégalable, et ça c’est perdu” (Trésorier)

Le travail quotidien à l’usine est élevé au rang d’art, presque sacralisé avec une valeur unique qui lui est attribuée. Dans son projet de centre muséal, ACED propose d’ailleurs la matérialisation de cette mémoire des métallos :

“On récoltait également déjà des archives pour justement faire ce centre - donc on récupérait des objets, des photos, des documents, des témoignages pour justement travailler l’histoire de Metaleurop avec tous ces hommes et ces femmes [...] qui travaillaient.” (Trésorier)

L’usage de l’expression *“travailler l’histoire”* indique bien cette volonté dès le départ de créer une mémoire *“officielle”* du travail à l’usine. Confrontés à la fermeture, les savoir-faire disparaissent et les anciens salariés cherchent alors à les relégitimer, notamment grâce à ce travail de mémoire. Cela passe également par l’idée du progrès et les usages des métaux dans la vie quotidienne de la population, dans des ateliers par exemple :

“Avec les enfants aussi on fait, on touche aussi un peu à la chimie, la transformation des minerais, avec les métaux, [...] ou encore le plomb et le zinc, l’utilité du plomb dans la vie de tous les jours quoi, l’exemple dans les batteries de voiture” (Archiviste)

De cette façon, le travail du métal reprend la place qu’il a soudainement perdue dans l’existence, le remettant au premier plan - en omettant plus ou moins consciemment les conflits sociaux ou organisationnels qui pouvaient exister à l’usine. En effet, en créant cette vision de la mémoire ouvrière et de l’impact du travail du métal dans le quotidien, l’association participe à unifier le souvenir et la manière dont il est perçu. Des sujets comme par exemple la pollution du site liée à l’activité industrielle sont peu traités, sinon considérés comme polémiques :

*“Et puis évidemment voir un peu comment on traite aujourd'hui l'idée de la pollution parce qu'elle revient toujours en surface, ça c'était le grand fléau de l'usine, enfin comme je dis c'était pas Tchernobyl non plus, il y a évidemment à prendre et à laisser”
(Trésorier)*

La question des risques du travail n'est quant à elle pas délaissée, mais les accidents - dont certains mortels, “comme cette année on parle aussi lors des expositions, c'est la 30^{ème} année malheureusement de l'explosion qu'il y a eu en 93 où ça a causé le décès de 11 personnes” - sont regardés comme des événements dramatiques ou peu centraux dans la vie de l'usine, car ponctuels. De la même manière, le chapitre de la fermeture (et du conflit engagé avec les “patrons voyous”) n'est pas considéré comme un élément central de l'histoire de Metaleurop par les bénévoles, bien qu'il ait conduit à la “fin d'une profession” (Corteel, 2009), la disparition des “métallos”, une des identifications centrales du territoire - après la première disparition traumatique des “mineurs”. La disparition du métier est encore aujourd'hui au cœur des préoccupations dans le volet mémorielle des actions de l'association, notamment à travers les ateliers ou expositions où sont montrées les techniques de la fonderie à destination des plus jeunes :

“On leur montre un peu les métiers qui sont pas forcément des métiers intellectuels [...] des métiers qui risquent un jour de disparaître aussi donc on a aussi la vocation de transmettre le savoir-faire des autres” (Trésorier)

C'est d'ailleurs l'un des éléments qui distingue ACED Metallia de Chœurs de Fondateurs dans le sens où cette deuxième association a pour objet de défendre les droits des salariés face à fermeture, en en faisant un élément aussi important de l'histoire industrielle locale. En effet, cette association est encore aujourd'hui en procès contre Metaleurop et ses dirigeants, à partir des actions légales qu'elle a engagées depuis 2005.

2. Des bénévoles issus de Metaleurop

ACED a donc été créée par des anciens salariés de Metaleurop, souhaitant préserver la figure du métallo sur le territoire, même si, comme l'explique le trésorier, “tous les corps de métiers étaient représentés dans l'usine, on avait nos propres électriciens nos propres ingénieurs évidemment, le personnel, nos techniciens, nos chercheurs, notre laboratoire”, mais elle reste une figure centrale. Des salariés ont organisé le premier réseau de bénévoles après s'être rencontrés à diverses occasions au travail, par exemple l'archiviste avec l'ancienne présidente “dans certaines formations qui avaient été mises en place par le service formation” ou encore le trésorier, ancien comptable qui a “un passé de plus de 20 ans au sein

de *Metaleurop*”, et qui a occupé cette même fonction dans une autre association au démarrage. D’ailleurs, les locaux d’ACED sont situés dans l’ancien réfectoire de l’usine, lieu de la sociabilité des employés, puis espace des luttes à la fermeture :

*“On est toujours sur le site de Metaleurop, nous à l’association on est logés encore sur le site de Metaleurop, c’est-à-dire à l’ancienne cantine, et c’est tout un symbole parce que c’est là qu’on préparait nos luttes contre les patrons voyous, on se réunissait ici”
(Trésorier)*

Le rôle que chacun occupe dans l’association est issu plus ou moins du poste occupé à *Metaleurop*, tel que le décrit l’archiviste :

“Je m’occupe de tout ce qui est mémoire, le fonctionnement ici à Metaleurop, ou comme d’autres personnes - [le trésorier] j’aurais mal vu aussi à expliquer ce qu’on fait, le fonctionnement d’un four puisqu’il est dans la gestion et la comptabilité - donc on a retrouvé chacun à peu près notre place. Et [un autre bénévole ancien salarié] qui vient du secteur plomb comme [un autre bénévole ancien salarié]. Donc on est une équipe quand même homogène, qui est par rapport à ce qu’on faisait à Metaleurop.”

L’association comptait à l’origine uniquement sur ces bénévoles, mais recevait le soutien d’une partie des pouvoirs politiques de l’époque qui s’engageaient - du moins dans les discours - à agir sur le territoire en matière de reclassement notamment, au regard de l’importance sociale et médiatique qu’a eue la fermeture de l’usine.

3. *L’inscription dans un réseau, garder le contact avec les anciens salariés*

Au départ, l’ancienne présidente d’ACED était également présidente de Chœurs de Fondateurs, et menait les actions conjointement dans les deux associations, puisqu’elles partageaient des objets communs. Tel que le résume le trésorier, *“on peut pas travailler sans les autres associations”*, indiquant l’importance qui est donnée à s’inscrire dans un réseau. En effet, ACED Metallia travaille depuis longtemps avec d’autres associations, notamment celle des anciens salariés du siège français de *Metaleurop* à Paris et à Trappes et *La Maquinilla* en Espagne qui est issue dans l’ancienne entreprise qui est devenue *Metaleurop* ; elle est également inscrite dans le réseau *Proscitec* qui vise à promouvoir *“l’histoire des métiers des Hauts-de-France”* (site internet). *Proscitec* est une autre association qui propose la mise en réseau des associations et musées de la région et d’autres territoires (elle compte 120 structures de tailles différentes dans son réseau) sur les thématiques de l’histoire

industrielle régionale. Lors des Journées Metallia sont également invités des artisans (forgerons) à présenter leur travail au public, dont certains viennent depuis maintenant plus de dix ans.

L'association reçoit aussi le soutien d'une part des salariés, notamment sous forme de dons et d'adhésions, avec *“nos adhérents qui sont fidèles”* depuis la création. Les pouvoirs publics s'intéressent également à ses actions, comme le maire d'une des communes voisines, ancien salarié Metaleurop et soutien actif, à travers des subventions notamment. Des ateliers sont aussi organisés au 9-9bis, ancien carré de fosse aujourd'hui propriété de la commune et occupé par l'association *Accusto Seci*. Enfin, l'actuel président de l'association, qui a occupé des fonctions d'adjoint municipal, est quant à lui entré à la demande de sa prédécesseuse :

“Ca fait plusieurs années que je connaissais l'association, je participais en tant que visiteur aux manifestations des Journées Metallia, et puis lorsque je suis devenu adjoint à la mairie de Courcelles-lès-Lens j'organisais le forum des associations et la présidente de l'époque a beaucoup apprécié mon travail en tant qu'adjoint, et elle m'a demandé par trois fois de devenir son vice-président” (Président, 68 ans)

Mais garder des liens directs avec les anciens salariés paraît être une manière importante de faire vivre l'association pour certains bénévoles, à travers l'aide qu'elle a pu apporter aux actuels adhérents. À propos d'un ancien collègue pris en charge par ACED à la fermeture, le trésorier témoigne :

“Je le connais, on a travaillé pour ses droits retraite, on a travaillé, quand on a fermé l'usine, on l'a protégé on lui a trouvé un travail également au niveau du recyclage donc on l'a remis sur pied, et ensuite on lui a fait ses papiers pour sa retraite, donc ces gens-là sont reconnaissants, ils adhèrent à l'asso, ils ont des enfants ils parlent de nous, ils suivent notre actualité... Alors c'est vrai c'est tout ce côté social qui ressort.”

Les liens avec les anciens collègues sont mobilisés comme un des facteurs de la réussite et du maintien dans le temps de l'association, dans la mesure où *“sans cette fibre sociale on ne serait pas là, on ne peut pas se fermer à l'extérieur”* pour le trésorier notamment. Cependant, ils peuvent s'estomper avec le temps, et mettre l'association en difficulté.

B - Une association en difficulté, le projet Metallia

1. Des bénévoles âgés

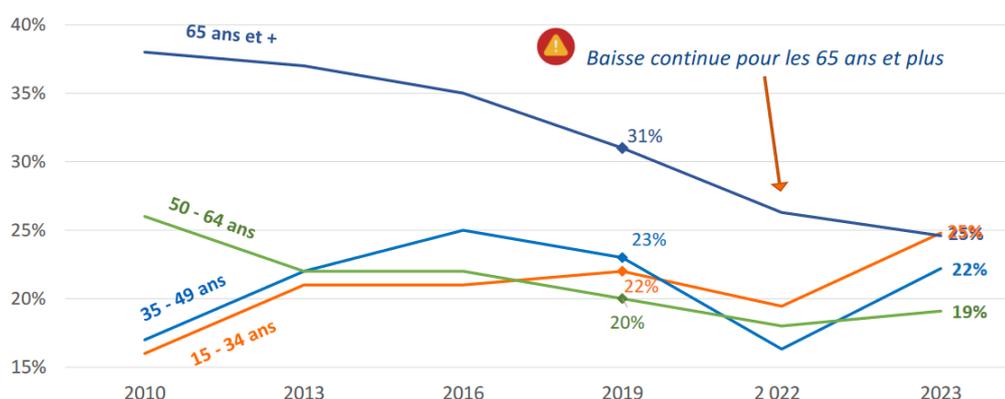
La première période de l'existence d'ACED a donc été marquée par les deux volets de la mémoire ouvrière et de l'aide immédiate face à l'urgence de la fermeture. À partir d'un moment, la question de la pérennité de l'association s'est posée, en particulier en termes de renouvellement de l'équipe de bénévoles. Car si le nombre d'adhérents a augmenté plutôt rapidement les premières années, pour se maintenir autour de 200 personnes, le travail associatif au quotidien est effectué dans les faits par un petit groupe de mêmes personnes, dont certaines sont encore présentes aujourd'hui, malgré un souhait initial de changer de direction assez rapidement, comme le raconte le trésorier *"quand je suis arrivé bon je dis ça va durer quatre cinq ans après on passera la main"* et qui est finalement resté jusqu'à aujourd'hui. Vingt ans après la fermeture de l'usine, il semble que les adhérents ne sont plus aussi engagés qu'auparavant, en raison de l'âge et des décès de certains, mais pas uniquement :

"Évidemment les personnes les plus âgées sont les plus fidèles, mais malheureusement ils disparaissent. Aussi on le voit dans notre assemblée générale c'est toujours pareil, bien qu'on ait du monde qui cotise ou qui adhère on voit que c'est pas... pas du laisser-aller, mais on abandonne un peu, les gens ne sortent plus comme avant..." (Trésorier)

Effectivement, le nombre de bénévoles au niveau national décroît depuis 2010, comme l'indique ce graphique d'une enquête de l'IFOP (2023) pour l'association *Recherches et solidarités* :

Les bénévoles en associations

Depuis 2010, en fonction de l'âge



Les 35-49 ans et les 50-64 ans se rapprochent de leur niveau de 2019.
Les moins de 35 ans le dépassent (+ 3 points par rapport à 2019).

Ce phénomène est le plus visible chez les seniors (65 ans et plus), qui forment la population bénévole la plus importante nationale, ce qui est également le cas pour ACED Metallia, où les membres du conseil d'administration ainsi que les bénévoles présents le plus fréquemment sur place sont presque tous à la retraite - certains dépassant les 1000 heures estimées de bénévolat sur des années en particulier. Mais face à l'ampleur du travail, les bénévoles manquent :

“L'association aujourd'hui - et ça c'est le cri de guerre un peu - a besoin de renforts, de renfort salarié, mais de renfort aussi de bénévoles, on a des renforts quand on fait nos Journées Metallia, ça on sait le faire on appelle des équipes on a toujours du monde à nos côtés, mais ici au quotidien” (Trésorier)

D'autres bénévoles interviennent mais plus ponctuellement, notamment les actifs, comme le résume l'archiviste *“on a des personnes qui sont de l'association qui travaillent encore mais qui viennent lors des expositions ou des journées Metallia où ils viennent donner un coup de main”*.

2. L'intensification du travail de gestion⁵

Si le renouvellement des bénévoles pose un problème en particulier aujourd'hui, la question des objets de l'association s'est rapidement posée pour assurer la pérennité de celle-ci. En effet,

“À un moment on a stagné un peu, et puis sur tous les plans que ça soit sur le développement de l'association vis-à-vis des politiques, vis-à-vis de la Région, du Département, de la CAHC, au niveau des subventions... D'avoir pignon sur rue on peut dire” (Archiviste)

Il semble donc que l'association a connu une forme de ralentissement de ses activités par rapport aux attentes des institutions qui la financent. C'est dans cette période qu'a commencé l'élaboration du projet Metallia, un centre culturel et mémoriel autour des métiers du métal et de la fonderie, c'est-à-dire à la fois promouvant l'idée de progrès et l'importance de l'industrie dans le quotidien, tout en gardant un regard sur le passé pour ne pas faire disparaître la figure du métallo. À partir de là, l'association reçoit davantage d'injonctions à la productivité et cherche des moyens de diversifier ses actions. Cela est lié à la manière dont

⁵ On entend par gestion la manière dont est traité l'ensemble des devoirs administratifs de l'association, pas le travail de gouvernance, réalisé majoritairement lors des réunions du conseil d'administration qui ont lieu plusieurs fois par mois.

les pouvoirs publics financent le monde associatif avec le basculement vers ce qu'Alain Desrosières appelle la *"gouvernance par les chiffres"*, imposant de plus en plus de quantifier les actions : établir le nombre d'heures de bénévolat, rédiger des bilans comptables complets, des comptes-rendus d'activité... Tel que le résume le trésorier *"si on communique pas nos chiffres si on donne pas tout ce qui se passe il y a une perte de confiance"* de la part des financeurs, mais aussi des donateurs privés, en particulier les mécènes, dont la gestion privée est aussi largement dirigée par le chiffre.

En effet, l'association se classe désormais parmi les 3,9% d'associations françaises disposant d'un budget entre 50 000 et 200 000 euros (Tchernonog, 2019), devenant une association de taille moyenne, avec par exemple 170 000 euros de budget en 2020. Comme pour un grand nombre d'associations culturelles employeuses, la majorité de ses ressources monétaires est issue de subventions publiques (Rathle, 2019), mais elle bénéficie également de biens matériels donnés par des mécènes privés, à l'instar du local situé sur le site de Suez, ou encore de matériel de bureau offert par Enedis. La taille de l'association et son poids budgétaire lui permettent aujourd'hui de travailler en partenariat avec de telles grandes entreprises, mais aussi par rapport à ses objets où l'industrie a un rôle important. Cela étant, les subventions publiques ont, ces dernières années, eu tendance à diminuer - passant de 34% des ressources associatives en 2005 à 20% en 2017 (Tchernonog, 2019), ce qui est également le cas pour ACED Metallia, qui a donc aussi choisi de se tourner vers d'autres acteurs privés - dont la part dans les ressources associatives globales a augmenté de 25,8% entre 2011 et 2017) - mais aussi de facturer certaines de ses interventions.

Le travail de gestion de l'association prend une place centrale dans le quotidien des bénévoles, où le vocabulaire de l'entreprise s'immisce et les objectifs d'économies apparaissent. Pour le trésorier, ce passage se fait de manière logique, en reproduisant les codes de l'ancienne profession :

"C'est comme dans une entreprise : si le comptable ne sait pas ce qu'on produit il peut pas faire sa compta. Moi je savais ce qu'on produisait, j'étais à la comptabilité générale, je tenais déjà la trésorerie à l'époque, donc j'avais tout le cahier des fournisseurs, il fallait voir les paiements, [...] regarder les charges fixes, les diminuer, regarder la qualité de la marchandise, discuter avec les membres du CA, et être à jour de tout"

Des observations réalisées dans les locaux de l'association, il ressort effectivement que les bénévoles sont le plus souvent occupés à réaliser des tâches administratives plutôt que de penser les ateliers et les expositions, avec par exemple des piles complètes de dossiers de subventions sur les bureaux et de nombreux appels aux différentes administrations chaque jour. À plusieurs reprises, j'ai entendu le trésorier ou le président parler de "*appeler la région pour la demande de subvention*" ou encore "*d'envoyer le dossier de subvention*" à l'adresse demandée. Les demandes et traitement des subventions font partie du travail quotidien des bénévoles, en particulier du trésorier, mais aussi du président et du salarié qui aide souvent les bénévoles sur leurs différentes missions, ce qui occupe une bonne partie de son temps, lui-même m'ayant dit "aider et donner des coups de main volontiers", mais ce qui empiète sur son travail de CSTI.

III/ La redéfinition du projet avec la CSTI

A - Une nouvelle équipe, de nouveaux statuts

1. L'entrée de nouveaux bénévoles non-métallos

Au cours de son existence, ACED Metallia a accueilli de nouveaux adhérents, et certains sont devenus bénévoles jusqu'à être présents plusieurs jours par semaine et prendre des fonctions au conseil d'administration. Si à l'origine l'association comptait parmi ses membres seulement des anciens salariés de Metaleurop, l'équipe bénévole est désormais plus mixte :

"Faut pas oublier qu'on a pris aussi des personnes de l'extérieur maintenant c'est 50%, un peu plus, de personnes qui n'ont jamais travaillé à Metaleurop et ça c'est un plus." (Archiviste)

C'est par exemple le cas du président, ancien enseignant en lycée technique, ou de la personne qui se charge de la communication, journaliste à la Voix du Nord. Le premier connaissait Metaleurop car son père était lui-même salarié de l'usine dans les années 1970. Le journaliste avait quant à lui suivi pour son travail la fermeture de l'usine, et a donc été convié à participer à la vie de l'association par la suite par rapport à ses compétences professionnelles :

"La communication chez nous on a eu du mal à la mettre en place [...] On a essayé par tous les moyens, au départ c'était le bulletin, mais il fallait trouver quelqu'un qui pouvait faire ce genre de travail avec aussi un suivi. P. c'est un journaliste de La Voix du Nord qui a suivi nos événements, il nous connaît plus que jamais, [...] l'histoire il l'a écrite à travers ce qu'il a vu, [...] et on lui a demandé de venir rejoindre l'équipe du conseil d'administration" (Trésorier)

De nouvelles personnes plus ou moins extérieures à Metaleurop sont donc entrées dans l'équipe bénévole, mais toutes connaissaient au moins l'histoire du lieu, par rapport à des histoires familiales notamment, courantes dans la région dans la mesure où l'entreprise embauchait plus de 800 personnes encore avant la fermeture. Il ne semble donc pas qu'il y ait eu des conflits vis-à-vis des changements que cela aurait pu apporter⁶. En effet, on peut

⁶ Certains membres ont effectivement quitté l'association à différents moments, que je n'ai malheureusement pas eu l'occasion d'interroger. Peut-être expriment-ils un ressentiment vis-à-vis des nouvelles orientations de l'association.

supposer que les personnes extérieures soient considérées comme moins légitimes à parler des métallos et de la culture ouvrière sans en être elles-mêmes issues.

Ces nouveaux bénévoles ont néanmoins pour la plupart des identifications au monde ouvrier (en provenant du bassin minier notamment) donc similaires à celles des anciens membres, facilitant leur assimilation dans l'association. Par ailleurs, leur arrivée est considérée comme un apport de connaissances, un premier regard extérieur, hors de Metaleurop :

“Oui le conseil d'administration change, on a été ouverts sur l'extérieur. Bon ça n'a pas plu à tout le monde au départ, “oui mais c'est plus des gens de Metaleurop”... Et finalement c'est un plus pour nous, parce qu'ils apportent leurs connaissances de l'extérieur.” (Trésorier)

2. La professionnalisation et un changement d'échelle

En 2018, l'association opère un virage important avec l'embauche d'un salarié en tant que chargé de mission⁷. Face à l'intensification du travail de gestion et le sentiment de ralentissement des activités, la solution a été le recrutement d'un salarié dans le but de mener des projets de valorisation du patrimoine ouvrier, en particulier auprès des publics scolaires :

“Ça s'est passé en 2017. À cette époque, l'association avait besoin d'un projet de valorisation du patrimoine immatériel et du patrimoine métallurgique de Metaleurop, donc, vu que j'ai un master en gestion du patrimoine culturel, j'ai travaillé sur ce projet-là de valorisation de la mémoire ouvrière. Et par la suite j'ai identifié du potentiel dans l'association, surtout que l'association avait besoin de reconnaissance et qu'ils avaient beaucoup de mal à avoir l'agrément de l'Éducation Nationale, [...] sur cet objectif d'avoir la reconnaissance du rectorat pour pouvoir intervenir dans les établissements scolaires donc j'ai dit “écoutez pourquoi pas, je peux faire le projet pour vous” et je l'ai fait, et de fil en aiguille [...] on m'a proposé un poste de chargé de mission du développement culturel de l'association donc j'ai été officiellement embauché en 2018” (Salarié, 52 ans)

Cette première embauche faisait suite à la réalisation d'un mémoire pour identifier les besoins de développement culturel de l'association, d'où il est d'abord ressorti un intérêt à se tourner vers les établissements scolaires, afin de toucher le jeune public plus facilement, avoir un “un éventail beaucoup plus grand qu'avant, toucher un peu à un public comme les quartiers

⁷ ACED Metallia fait ainsi partie des associations culturelles employeuses, qui représentent 24,3% du total des associations avec un ou plusieurs salariés (Tchernonog, 2019)

prioritaires ou les écoles, lycées, collèges, qu'on ne touchait, pour ainsi dire, pas avant.” En effet, le lien avec l'Éducation nationale n'était pas suffisant pour atteindre les élèves. Les réseaux de chacun ont été mobilisés dans cette embauche, avec le président de *Proscitec* ayant été l'un des intermédiaires importants :

“Les difficultés à cette époque je peux dire que c'était un peu important et sérieux, sans projet associatif évolutif il y avait le risque que l'association soit à court d'idées, à court d'activités, ce qui mène à la fermeture de l'association. [...] Ensuite j'ai rencontré le président de Proscitec, vu que l'association elle fait partie du réseau Proscitec [...] et comme quoi en tant que réseau il voudrait bien que l'association reste sur le terrain, parce que pour un réseau comme Proscitec, une association de moins c'est pas bon, et c'est lui qui m'a conduit en fait vers la présidente de l'association à cette époque, et je suis venu ici” (Salarié)

La solution de la professionnalisation a donc été choisie pour contrer les difficultés de l'époque, afin d'apporter un regard extérieur, d'abord sur les objets de l'association et son projet, puis sur la gestion de celle-ci. Cela a principalement conduit à la modification des statuts en 2019, mettant comme objet principal *“la diffusion et la valorisation de la Culture Scientifique, Technique et Industrielle (CSTI) dans les Hauts-de-France voire au-delà, auprès de tout public, afin de favoriser l'accès pour tous à la culture scientifique.”* Dès lors, ACED Metallia n'est plus seulement un centre mémoriel, mais s'inscrit pleinement dans le mouvement de la CSTI, même si des traces de celle-ci apparaissent déjà avec son inscription dans le réseau *Proscitec*. Cela implique une augmentation nette des activités de l'association, avec par exemple des ateliers ou des expositions en itinérance dans les établissements scolaires ou des médiathèques⁸. Comme le constate l'archiviste, *“on a quand même monté crescendo depuis l'embauche de notre chargé de mission.”* Ce travail de diffusion de la culture scientifique est majoritairement le fait du salarié, comme l'indiquent les différents rapports d'activités de l'association : en 2022, 284 ateliers ont été réalisés, 17 expositions présentées pour un total de 9153 bénéficiaires, principalement sur le territoire de la CAHC, mais pas uniquement (cf. le bilan en annexe). Cet accroissement important des actions est globalement perçu positivement, donnant la sensation qu'il fait vivre l'association au quotidien. Tel que le dit le président : *“sans lui, [le salarié] l'association continuerait peut-être à exister, mais pour faire ce qu'elle faisait avant c'est-à-dire une manifestation par an [...] une seule manifestation*

⁸ J'ai ainsi pu suivre le chargé de mission pendant deux mois sur plus d'une vingtaine de trajets dans des collèges et lycées, des médiathèques et autres centres d'accueil périscolaires pour des ateliers autour de différents thèmes (l'évolution, les énergies, le son...) commandés ou proposés à ces institutions.

c'est pas suffisant pour faire vivre une asso", les actions de CSTI devenant indispensables à la survie de l'association sur le long terme, d'après ses membres.

3. *La CSTI comme ambition politique*

La "culture scientifique" et le mouvement de valorisation de celle-ci est apparu dans les années 1980-1990 en France, en réponse à l'usage du terme polémique de *vulgarisation* pourtant longtemps mobilisé auparavant (Bergeron, 2016). Il s'agit d'une ambition politique de "*partager au plus grand nombre*" les connaissances scientifiques, avec l'idée qu'elles sont le fait de certaines catégories de la population, éloignées du "monde civil". À la même époque sont créés les premiers centres de CSTI (CCSTI), dans lesquels sont associés connaissances scientifiques et savoirs-faires issus de l'industrie, avec les recherches effectuées dans cette-dernière. L'idée est de promouvoir les sciences et leur usage dans l'industrie, faisant de la CSTI "*un vecteur d'acceptabilité des technosciences*", présentes dans le quotidien (Zohou, 2015) et régulièrement dans des débats sur leurs effets sociaux ou environnementaux par exemple. Il s'agit donc d'une des formes de la médiation scientifique, visant à favoriser le dialogue, supposément limité, entre les sciences et la société ; mais qui, finalement, participe à remettre au goût du jour le "*le vieux mythe dix-neuviémiste de la scientificité*" en transformant les rapports sociaux en rapport savoir/non-savoir (Zohou, 2015). Cela s'observe dans le cas d'ACED Metallia, où le déficit en termes de culture scientifique est mobilisé pour expliquer le choix de la nouvelle direction :

"On a identifié le territoire du bassin minier comme un territoire qui a besoin d'activités culturelles, notamment la culture scientifique. Il y a un désert scientifique : par ici il y a beaucoup d'activités sportives, musique, théâtre, quand on parle de la culture... Cependant la culture scientifique et technique, je veux pas dire est mal aimée, mais il n'y a pas de présence d'associations sur ce territoire, à savoir que les centres scientifiques sont très loin du bassin minier, [...] il n'y a rien de concret sur le territoire." (Salarié)

Cette vision de la médiation scientifique est partagée par les bénévoles, et comme le dit le président de l'association :

"Découvrir la culture scientifique c'est excellent pour tout le monde de toute façon, et c'est un manque dans la région - les gens pensent qu'une éolienne par exemple [...] les gens ne comprennent pas que derrière il y a tout un travail de technicité, de haute technicité."

Dans notre cas, la médiation accompagne, du moins dans les discours, la valorisation du patrimoine et surtout des savoir-faire ouvriers, qui sont associés à des connaissances scientifiques, dans la continuité du projet mémoriel et de préservation du travail des métallos. Le lien entre la culture scientifique et le travail métallurgique n'est pas toujours évident, mais il peut par exemple s'exprimer à travers les usages des métaux dans les objets :

*“Mais je dirais c'est lié, on peut pas dissocier la culture scientifique... Comme ici, je disais tout à l'heure scientifique, au niveau des énergies renouvelables, on a besoin de certains métaux pour dans les éoliennes, dans les panneaux solaires...”
(Archiviste)*

Un autre bénévole m'expliquera lors d'une autre discussion que dans le métier de fondeur des savoirs scientifiques sont mobilisés comme de connaître la température de fusion du métal pour mieux le travailler, par exemple. Cependant, il est souvent délicat pour les bénévoles interrogés de définir ce qu'est la culture scientifique, dans la mesure où elle est un objet assez flou et dont, finalement, s'occupe surtout le salarié dans l'association, et *“la culture scientifique bon c'est plus T. [le salarié] et il t'expliquera beaucoup mieux que moi ce qu'il fait exactement.”*

Pour celui-ci, la question de l'intérêt du public pour les actions de l'association est centrale, et se pose notamment à travers les sujets proposés, en tissant des liens avec les anciens objets :

“Il faut voir que le patrimoine métallurgique... C'est pas très vendeur auprès du public, ça aussi il faut voir l'intérêt du public avant de faire une action, d'où l'intérêt était de changer un peu les statuts de l'association et de s'orienter vers un domaine qui n'est pas très loin du domaine industriel, parce que dans l'industrie il y a des sciences, il y a de la recherche, les métaux sont indispensables pour toute nouvelle technologie [...] donc il y a des liens entre ce patrimoine qui est à la base le fil rouge de l'association et les nouvelles orientations... [...] Et faire le lien c'était plus facile en fait à établir que d'aller proposer d'autres activités dans un autre champ qui ne fait pas partie de l'ADN de l'association” (Salarié)

Dans le discours, la nouvelle direction n'a pas modifié les fondements de l'association, et donc ne constitue pas une transition vers de nouveaux objets et de nouvelles activités qui semblent finalement venir compléter l'offre associative originale. Mais au en observant davantage, il semble que les frontières ne soient pas aussi ténues, surtout dans les pratiques. En effet, le salarié en charge du volet CSTI *“gère pratiquement tous ses ateliers il a l'autonomie complète”* dans son travail de recherche et d'élaboration des ateliers par exemple.

Bien sûr des ponts sont construits en discutant avec les bénévoles à propos de leurs expériences et opinions sur les actions, mais les ateliers sont conduits par le salarié la majorité du temps seul en itinérance. Les liens avec l'héritage Metaleurop restent en toile de fond des réflexions :

“Quand ils voient [le public] que notre association n'est pas fermée sur son histoire très très personnelle, mais au contraire qu'on s'ouvre à d'autres domaines, surtout l'Éducation nationale, et tout ce qui est enseigné à l'école, on essaye d'établir des passerelles et des liens pour créer une demande” (Salarié)

Pour les personnes connaissant ACED Metallia, le lien avec Metaleurop renvoie sans doute à cette image d'abord mémorielle de l'association, ce qui peut freiner certains publics à lui demander des actions, dans la mesure où la fermeture de l'usine a constitué un traumatisme pour de nombreux foyers, et où il est souvent demandé dans ces cas de “tourner la page”, “passer à autre chose”, notamment par les professionnels de la reconversion salariale (Corteel, 2009). Cela en plus de la période passée, la fermeture remontant aujourd'hui à 20 ans, ce qui implique des passages générationnels, où l'histoire métallurgique n'est probablement plus si centrale.

B - Des relations professionnelles

1. Un local pour le centre Metallia, les liens avec les communes et les mécènes

Le futur centre Metallia, dont l'ouverture est prévue pour 2024, se situera sur la commune de Courcelles-lès-Lens, dans un ancien garage racheté par la commune, qui prend en charge les travaux de réaménagement. En effet, l'association ne peut actuellement accueillir de public, sinon en groupes restreints, car son local principal est sur un site industriel, ce qui requiert des autorisations spécifiques. Elle dispose également d'autres espaces laissés par les communes voisines, où sont stockés du matériel et une partie des archives. L'objectif du centre à Courcelles est de centraliser tout le matériel, qu'il s'agisse des documents d'archives comme du matériel de bureau ou de la multitude d'objets en métal présentés dans les armoires entre les bureaux.

Car l'espace dont dispose l'association actuellement dans ses locaux est plutôt restreint, et devoir garder les biens à différents endroits est contraignant, voire peut amener à des soucis pratiques importants :

“On voit comment on est installés, ici on peut recevoir très peu, on reçoit... Aller on peut recevoir 10 personnes, il faut demander les autorisations... On est serrés, tous ceux qui viennent nous rejoindre ils voient bien la place qui manque. On peut pas pousser les murs, on est obligé d'avoir trois succursales de stockage, on a déjà été pillés, on a eu déjà des surprises donc à chaque fois on perd du matériel, ou alors c'est cassé, ou alors ça prend l'humidité...” (Trésorier)

Il est même parfois difficile de croiser d'autres personnes dans les locaux actuels, où les armoires pleines à craquer de reliquats de la production métallurgique font face aux murs remplis d'affiches, au-dessus des tables et bureaux sur lesquels reposent de nombreux dossiers. L'association demande ainsi depuis plusieurs années déjà aux municipalités d'avoir un local, mais les climats politiques changeants peuvent mettre à mal le projet :

“La communauté d'agglomération nous a promis un local, mais ça n'a pas... C'est toute une histoire politique aussi, il faut pas l'oublier, il y a quand même l'aspect politique, si un politique ne veut pas il ne le donnera pas, parce qu'il préfère donner à son électorat.” (Trésorier)

Les relations avec les institutions et les mécènes financeurs sont déterminantes dans l'obtention de locaux ou de subventions, tel que le résume le trésorier *“l'argent qu'on reçoit c'est à la bonne grâce des institutions, du mécénat, il faut aller le chercher le mécénat”*, indiquant que l'association dépend en grande partie des subventions, même si elle dispose de fonds propres et facture certaines de ses interventions. Cela implique une relation de confiance à garder entre les financeurs et l'association, en travaillant avec des politiques de divers horizons :

“Évidemment on est regardé par l'État, c'est quand même important, je pense qu'ils sont fidèles depuis, avec nous le conseiller régional... On peut remercier tous ces gens-là, les élus qui nous connaissent et qui appuient nos demandes de subvention, de n'importe quel bord” (Trésorier)

Les mécènes participent au changement d'échelle de l'association, par exemple une entreprise qui s'est engagée à fournir du matériel de bureau neuf pour le nouveau centre. Afin de maintenir le lien avec les financeurs, l'accent est mis sur la qualité des actions proposées, en leur présentant régulièrement les résultats, notamment des assemblées générales. Il s'agit d'un travail *“de visibilité, de reconnaissance, de financement”*, qui passe par la rédaction de nombreux bilans et autres dossiers demandés en fait par les institutions, ce qui s'inscrit dans l'important travail de gestion mentionné plus haut, dans un ensemble de relations finalement professionnelles avec ces partenaires, participant à la professionnalisation de l'association :

“c’est un travail de temps plein” me dira ainsi à plusieurs reprises un bénévole en parlant de ses activités quotidiennes sur place et à la rencontre des financeurs.

2. Des liens étroits avec l'Éducation nationale

Grâce à l'agrément de l'Éducation nationale obtenu en 2019, l'association peut intervenir plus facilement dans les établissements, avec des autorisations et des subventions :

“Nos interventions sont gratuites dans les écoles, elles sont subventionnées par le rectorat donc c’est gratuit, il y a quelques cas où, dans une médiathèque par exemple, quand on a besoin alors on fait payer notre intervention, mais comme j’ai dit tout à l’heure nos actions c’est vraiment cadeau” (Président)

Le salarié est en contact étroit avec un enseignant de physique-chimie d'un lycée de Lens qui est le référent Éducation nationale de l'association, avec qui sont discutées notamment les orientations des ateliers, et qui a participé à l'obtention de l'agrément. C'est la plupart du temps avec les enseignants des différents établissements que le salarié entre en contact pour intervenir dans les classes. Par ailleurs, des rendez-vous et des appels au rectorat ont régulièrement lieu afin de faire le point sur les actions menées et les apports pour les élèves. Chaque semaine, des établissements accueillent un voire plusieurs ateliers proposés par l'association, ainsi que des expositions sur différents thèmes.

Lors de ces ateliers se construit le rapport à la science des jeunes et des enfants, notamment par la forme présentée comme ludique mais finalement reproduisant certains codes de l'école des contenus proposés. Dans son travail quotidien, le médiateur occupe une position entre celle de l'enseignant dont il reprend les normes de conduite (demander à lever la main, garder le silence, poser des questions de connaissances etc.), et le scientifique qui divulgue les résultats de ses recherches. Trois extraits des relevés d'observation de ces ateliers disponibles en annexe décrivent la manière dont se met véritablement en scène ce personnage du médiateur scientifique que joue le salarié d'ACED Metallia, en reprenant à la fois les codes du loisir, mais dans un cadre d'autorité scolaire, avec par exemple les façons de rappeler à l'ordre les enfants, de les interpeller sur certains contenus, ou encore de poser des questions et donner les réponses jugées adéquates.

Par la nature du statut salarial de l'intervenant et l'aspect institutionnel des relations avec l'Éducation nationale, le travail dans les établissements est la partie purement professionnelle des actions de l'association, s'associant au travail des bénévoles - qui prend des formes professionnelles lui aussi dans le même mouvement, suivant une évolution plus générale du monde associatif d'aujourd'hui (Hély, 2009).

C - La division du travail associatif

1. L'organisation en commissions

Parmi les 7 ou 8 bénévoles présents quotidiennement, chacun occupe bien entendu un rôle spécifique comme l'intendante, le trésorier, le salarié chargé de la culture scientifique, la secrétaire etc., même si les activités se mélangent parfois, en particulier autour des tâches administratives, partagées entre bénévoles et salariés. Le choix a été fait d'organiser le travail en différentes commissions pour alléger les tâches respectives, comme le décrit le trésorier :

“Il y a des commissions parce que on peut pas tout gérer : par exemple là il y a une commission qui vient de se créer justement pour le nouveau local de Courcelles, il y a la commission comptabilité, il y a la commission qui s'est fait avec [l'archiviste] au niveau de la mémoire... [...] Les commissions travaillent dans leur petit groupe et après tout le monde est au courant, puis après une fois que c'est mis en place on informe tous nos adhérents, et le public, et tous nos financeurs.”

Au travail au sein de chaque commission sur des sujets spécifiques s'ajoute donc un travail d'information, d'abord en interne sur les actions créées, puis à l'extérieur, notamment grâce au journal d'information pour les 200 adhérents, publié dans la mesure du possible mensuellement.

On observe ainsi que chaque bénévole et salarié est chargé d'une mission en particulier. Le matin, après une pause-café, chacun se dirige vers son bureau, équipé d'un ordinateur ou de matériel de bricolage et continue les tâches commencées dans la semaine : c'est par exemple l'archiviste qui collecte et trie des photos de l'usine en appelant des particuliers puis en les travaillant sur son ordinateur ; c'est le trésorier qui remplit des dossiers de subvention entre deux coups de fil aux fournisseurs et financeurs, puis demande au président de venir signer le dossier ; c'est le salarié créant un montage vidéo pour un prochain atelier sur le thème du son, ou travaillant le décor d'une maquette des “terres rares” par exemple. Dans les locaux de l'association, chacun a sa place, mais on se déplace beaucoup

pour aller demander un service à l'un ou à l'autre, on téléphone à ceux qui ne sont pas là pour confirmer que *“c'est bien ce que t'as demandé ?”*, car tous les bénévoles ne sont pas là en même temps, et certains ont un véritable emploi du temps comme l'archiviste qui s'est *“fixé deux demi-journées par semaine, le mardi ou le jeudi, sauf exception quand on a des réunions ou des expositions”*, ou le salarié dont l'agenda est rempli de rendez-vous dans les établissements scolaires notamment.

Fin 2022, avec l'absence d'un bénévole, *“il manquait quelqu'un pour me seconder”* (trésorier), et un deuxième recrutement, en CDD à temps partiel cette fois, avait eu lieu, d'une secrétaire administrative pour assister les bénévoles dans les tâches de gestion, qui, on l'a vu, s'accumulent toujours plus. Face à l'ampleur de la tâche et au problème de vieillissement, le choix du professionnel avait été également fait, confirmant un souhait déjà évoqué dans le passé, et continuant la professionnalisation de l'association, bien que celle-ci ait un coût humain et économique conséquent :

“J'ai l'impression que ça a quand même tendance un peu à s'intensifier, enfin en tout cas qu'il y a plus de travail, des choses qui s'accumulent, alors au niveau de la comptabilité c'est pour ça qu'on a recruté - j'en ai pas trop parlé, parce que le recrutement c'est quand même assez compliqué” (Trésorier)

D'avoir une deuxième salariée constitue encore une fois un changement d'échelle, cette fois moindre dans la mesure où celle-ci a été embauchée dans un contrat à durée déterminée, avec l'aide d'une subvention de Pôle Emploi. L'association engage désormais des rapports avec de multiples institutions, ce qui complexifie son travail de gestion quotidien.

Connaissant une croissance importante depuis sa création, principalement à partir du changement de direction vers la CSTI, l'association ACED Metallia est désormais un acteur connu et reconnu sur le territoire, en particulier auprès de l'Éducation nationale. Cela implique une présence quotidienne d'entre 6 et 8 bénévoles dans les locaux chaque semaine, et la réunion presque mensuelle du conseil d'administration. Celui-ci est aujourd'hui composé d'une dizaine de membres, majoritairement des hommes, ce qui peut être lié à la fois aux objets de l'association (exclusion sociale des femmes de la science et du monde ouvrier dans l'usine), mais qui suit un mouvement de masculinisation des instances gouvernantes associatives (Tchernonog, 2019). Sur quasiment quatre mois passés dans les locaux, j'ai ainsi pu observer quatre réunions du CA, ce qui indique l'ampleur de la tâche actuelle.

Conclusions

Sur le territoire, les difficultés économiques et sociales sont importantes depuis les différentes vagues de désindustrialisation et où les figures historiques des travailleurs ont disparu (les mineurs puis les métallos), faisant disparaître dans le même mouvement les sociabilités de voisinage traditionnelles. D'où un souhait important de lien social exprimé par les habitants, mais de manière différente selon les âges : pour sortir et s'éloigner de l'isolement qui touche de nombreuses personnes âgées, pour partager des expériences en famille mais aussi entre parents, pour gagner en autonomie avec un sentiment d'entre-soi fort chez les adolescents.

En raison d'une fragilité de la méthode, nous nous sommes davantage intéressés aux représentations sociales de la culture des habitants plus que celles de la science, mais il est intéressant, suivant les travaux de Clémence Perronnet, de transposer l'analyse de la sociologie de la culture à la sociologie des pratiques culturelles scientifiques. On observe alors que les inégalités sociales et surtout scolaires ont un effet décisif sur les manières individuelles d'imaginer la science, créant dans les classes populaires un sentiment de distance important. Ceci en particulier chez les adolescents, en plein processus de formation du rapport à la science à l'école ; et ces représentations sont présentes chez les parents qui les reproduisent avec leurs enfants (générant des inégalités sociales et genrées), mais aussi chez les seniors, mais dans une moindre mesure, ces-derniers étant un public avec une vision plus universaliste de l'accès à la culture.

L'histoire sociale d'ACED Metallia nous informe sur les conditions de sa création, avec l'importance donnée à la figure du métallo, dans le contexte de la fermeture soudaine de l'usine. On remarque par la suite que l'association a connu des difficultés, notamment par rapport à ses objets initiaux, mais aussi face à la question du renouvellement de sa population bénévole. Devant ce problème, la professionnalisation a été une option préférée, entraînant un changement d'échelle considérable, le tout dans un contexte de baisse des subventions publiques et de montée en puissance du mécénat, pour un travail de gestion toujours plus intense – ce qui s'observe dans le travail quotidien des bénévoles et des salariés.

BIBLIOGRAPHIE

Médiation et culture scientifique

BERGERON Andrée, "Médiation scientifique. Retour sur la genèse d'une catégorie et ses usages", *Arts et Savoir*, vol. 7, 2016

CAUNE Jean, *Pour des humanités contemporaines : science, technique, culture, quelles médiations ?*, Presses universitaires de Grenoble, 2013

GODIN Benoît, *Les usages sociaux de la culture scientifique*, Presses de l'université de Laval, Sainte-Foy, 1999 (magasin Liliad)

JURDANT Baudouin, *Les problèmes théoriques de la vulgarisation scientifique*, thèse de doctorat, Université Louis Pasteur de Strasbourg, 197

LAS VERGNAS Olivier, "Répétitions des discours sur la culture scientifique et technique et effets de la catégorisation scientifique scolaire", *Innovations*, vol.52 (n°1), 2017, pp. 85-109

PERRONNET Clémence, "Les usages sociaux des sciences : généalogie d'un concept", *Zilsel*, vol.2 (9), 2021, pp. 71-100

PERRONNET Clémence, synthèse *Publics exclus : outils de la recherche pour des institutions plus inclusives*, L'école de la médiation, décembre 2022

ZOHOU Arnaud, *La médiation scientifique*, Presse des mines, Paris, 2015

Accès à la culture et pratiques culturelles

BLANDIN Claire, GOETSCHER Pascale, GRANGER Christophe, "Les usages du temps libre, approches historiennes", *Revue d'histoire culturelle*, n° 3, 2021

BUSCATTO Marie, "La culture, c'est (aussi) une question de genre", dans OCTOBRE Sylvie (dir.) *Questions de genre, questions de culture*, Ministère de la Culture - DEPS, 2014, pp. 125-143

COULANGEON Philippe, *Sociologie des pratiques culturelles*, La Découverte, coll. "repères", 2016

ELOY Florence (dir.), Comment la culture vient aux enfants : repenser la médiation, Ministère de la Culture - DEPS, coll. "Questions de culture", 2021

ESQUENAZI Jean-Pierre, *Sociologie des publics*, La Découverte, coll. "Repères", 2009

MÜLLER Jörg, SCHREIBER Amandine, "Les sorties culturelles des Français après deux années de Covid-19", *Culture Études*, Ministère de la Culture - DEPS (en ligne), 2022

OCTOBRE Sylvie, SIROTA Régine (dir.), *Inégalités culturelles : retour en enfance*, Ministère de la Culture - DEPS, coll. "Questions de culture", 2021 (305.232 BU SHS)

Mondes associatifs

CORTEEL Delphine, "Fermetures d'usines : les associations d'anciens salariés comme espaces de médiation originaux", *Formation Emploi*, n°108, 2009

HÉLY Matthieu, *Les métamorphoses du monde associatif*, PUF, Paris, 2009

RATHLE Jean-Philippe, "Les associations culturelles : état des lieux et typologie", *Culture chiffres*, Ministère de la Culture - DEPS, vol. 2 (2), 2019, pp. 1-20

TCHERNONOG Viviane, PROUTEAU Lionel, *Le paysage associatif français. Mesures et évolutions*, Dalloz Juris Associations, 2019

Autre documentation & données statistiques

DELAUNAY-TÉTEREL Hélène, "Sociabilité juvénile et construction de l'identité. L'exemple des blogs adolescents", *Informations sociales*, vol. 145 (n°1), 2008, pp. 48-57

OLDENBURG Ray, *The Great Good Place*, Da Capo Press, 1989

PASQUIER Dominique, "Cultures juvéniles à l'ère du numérique", *Réseaux*, vol. 222 (n°4), pp. 9-20, 2020

INSEE, "Dépenses culturelles et de loisirs", Comptes Nationaux, base 2014

INSEE, Enquêtes Emploi du temps 1998-1999 et 2009-2010

ANNEXES

Annexe 1 : Extraits des statuts de l'association



STATUTS

ARTICLE 1 - Constitution de l'Association

Il est fondé entre les adhérents aux présents statuts, une association régie par la loi du 1^{er} juillet 1901 et le décret du 16 août 1901, ayant pour titre : ACED – Au Cœur de l'Emploi Durable.

Depuis le 21 Avril 2010, et suite à la décision prise lors de l'Assemblée Générale Extraordinaire du 21 Avril 2010, le nouveau titre de l'association est : « **ACED METALLIA** ».

L'objet de l'association a été modifié lors de l'Assemblée Générale du 16 mars 2019.

ARTICLE 2 - Objet de l'Association

L'association a pour objet :

- La diffusion et la valorisation de la Culture Scientifique, Technique et Industrielle (CSTI) dans les Hauts de France voire au-delà, auprès de tout public, afin de favoriser l'accès pour tous à la culture scientifique.
- Afin de rendre la Culture Scientifique accessible à tous, les actions menées par l'Association s'articulent autour de cinq axes :
 - o La découverte de l'Histoire du Métal et de l'Evolution des connaissances scientifiques,
 - o La valorisation du Patrimoine Métallurgique et des Savoir-Faire,
 - o La promotion des Métiers de la Métallurgie,
 - o La sensibilisation aux Energies Renouvelables et aux Enjeux Environnementaux
 - o La promotion des nouvelles Technologies et des Métiers d'Avenir.

ARTICLE 11- Réunion du Conseil d'Administration

Le conseil d'administration se réunit, au moins, une fois tous les 6 mois, sur convocation du président ou sur demande du quart de ses membres.

8 jours au moins avant la date fixée, les membres du Conseil d'Administration sont convoqués par le Président. L'ordre du jour est indiqué sur les convocations.

Les décisions sont prises à la majorité des voix. En cas de partage, la voix du président est prépondérante. La présence de la moitié au moins des membres du Conseil d'Administration est nécessaire pour valider les décisions. Si le quorum n'est pas atteint, le Conseil d'Administration est de nouveau convoqué dans les 10 jours, sur le même ordre du jour.

Tout membre du Conseil qui, sans excuse, n'aura pas assisté à trois réunions consécutives, pourra être considéré comme démissionnaire.



ACED METALLIA

Bilan quantitatif & qualitatif de l'année 2022

Dans le cadre de sa programmation culturelle pour l'année 2022, l'association Aced Metallia a proposé les activités suivantes :

I- Ateliers et animations itinérants

- 1- « **Découvertes scientifiques** » : Atelier thématique permettant de se familiariser avec l'univers des sciences. L'atelier propose des activités pédagogiques autour de la matière, le magnétisme, l'électricité et les grandes découvertes scientifiques.
 - 2- « **Energies** » : Atelier proposant une découverte de l'énergie sous toutes ses formes notamment les énergies renouvelables et comment l'homme peut les utiliser.
 - 3- « **Chères Terres Rares** » : Atelier permettant de découvrir les métaux stratégiques indispensables aux nouvelles technologies ainsi que les enjeux environnementaux qui y sont associés.
 - 4- « **Fantastique cuisine** » : Initiation originale à la cuisine moléculaire et découverte de ses nouvelles recettes.
 - 5- « **La Chimie passe au vert** » : Atelier sur le concept de la chimie verte et du développement durable.
 - 6- « **Décibel** » : Atelier proposant une découverte des phénomènes physiques liés au son et des expériences autour de l'acoustique.
 - 7- « **De l'énergie éolienne à l'énergie électrique** » : Atelier permettant de découvrir le fonctionnement des éoliennes et comment convertir l'énergie du vent en courant électrique.
-

Annexe 3 : trame des questions des entretiens de rue (document de travail)

Présentation déterminante sur les résultats à obtenir

Jouer les naïfs "je connais pas, dites moi c'est quoi les endroits intéressants"

Étudiant (?) / Stagiaire

Partir sur qqch de factuel : Bjr je bosse pour une asso de CLL,

Interroger sur questions temps-libre rapport avec ce qu'ils sont en train de faire à ce moment-là puis raccrocher sur ACED.

Il va y avoir un espace qui va ouvrir. Qu'est-ce qui pourrait vous intéresser ? Si vous êtes OK pour me répondre.

Si vous aviez un lieu pour vous, en autonomie... *Amener sur objets du lieu* Il y aura des outils disponibles, on pourra réparer nos téléphones etc. Fabriquer des choses

Des anciens de Metaleurop qui veulent transmettre leur expérience, savoirs-faires

Pour rencontrer du monde, je serais peut-être d'autres fois dans le quartier.

Vraiment écouter les personnes quels moments de décrochage

Comment s'informer sur les activités dans la ville/y-a-t-il des activités ?

Questions mobilités : est-ce que vous bougez ? Quels lieux fréquentez-vous ? Culturels ?

I/ Rubrique activité en cours/temps libre

II/ Glisser vers le centre

III/ Lieux culturels et/ou scientifiques

III/ Seraient intéressés pour une suite : atelier ouvert, journées Metallia, site internet...

Annexe 4 : Grille d'entretien membre de l'association :

I/ Historique : *comment êtes-vous entré à ACED Metallia ?*

- Depuis quand, combien de temps ?
- Comment avez-vous connu l'association ?
- Est-ce que ça a un rapport direct avec l'usine ?

II/ Pratiques : *Que faites vous au quotidien en tant que... ?*

- En quoi ça consiste ?
- Est-ce que c'est contraignant ? Quel temps ça prend ? (Fréquence hebdomadaire)
- Est-ce que ça a changé ? (Fonctionnement/activité)

III/ Valeurs : *ACED correspond à vos valeurs ?*

- Quelle perception changement vers CSTI
- Autres engagements asso ou syndicaux ou politiques ?
- Avez-vous une formation scientifique ?

IV/ Relations de travail : *Comment ça se passe avec les autres membres asso ?*

- Avec les bénévoles ? Avec les salariés ?

Annexe 5 : Tableau récapitulatif des entretiens de rue menés

Date	Lieu	Âges	Genres
10/05/23	Centre Cial Auchan	9 ados (entre 16 et 20), 1 mère fam (35)	6f/3h, 1f
11/05/23			
12/05/23			
13/05/23			
14/05/23			
15/05/23			
16/05/23	Marché (mardi) Hénin-Bt	4 seniors, 2 fam (35-40 ans)	2f/2h, 2f, 3 enfants
17/05/23	Médiathèque Noyelles-Godault	3 adultes (adj patrimoine, adj. conseil numérique), 1 lycéen, 4 collégiens	2f/1h, 1h, 3f/1h
18/05/23			
19/05/23			
20/05/23			
21/05/23	Journée Metallia		
22/05/23			
23/05/23	Bibliothèque Dourges	7 seniors	5f 2h
24/05/23			
25/05/23	Centre ville Noyelles-Gdt	5 seniors, 1 fam	3h/2f, 1h 2 enfants
26/05/23			
27/05/23			
28/05/23			
29/05/23			
30/05/23	Marché (mardi) Hénin-Bt	3 seniors, 1 fam	3f, 1f 2 enfants
31/05/23	Aquaterra	6 ados, 1 fam, 1 senior	4f/2g, 1f/4 enfants, 1f

Date	Lieu	Âges	Genres	Date	Lieu	Âges	Genres
01/06/23				23/06/23			
02/06/23				24/06/23			
03/06/23				25/06/23			
04/06/23				26/06/23			
05/06/23				27/06/23	Parc municipal Dourges	2 seniors, 2 ados	2f, 2h
06/06/23				28/06/23			
07/06/23	Centre ville	4 ados, 2 fam, 1 senior	3f/1h, 2h 3 enfants, 1f	29/06/23			
08/06/23	Centre ville Ostricourt	3 ados	3h	30/06/23			
09/06/23	Marché (ven) Hénin-Bt	8 seniors, 5 fam, 2 ados	5f/3h, 4f/1h/8 enfants, 1f/1h				
10/06/23							
11/06/23							
12/06/23							
13/06/23	Centre ville Lens + parc Louvre	3 ados, 2 seniors, 1fam	3h, 1h/1f, 1f/2 enfants				
14/06/23	Aquaterra	3 ados, 3 fam, 2 seniors	3h, 2f/1h 3 enfants, 1h/1f				
15/06/23							
16/06/23							
17/06/23							
18/06/23							
19/06/23							
20/06/23	Parc municipal Dourges	4 ados, 2 fam	3f/1h, 2f 4 enfants				
21/06/23	Aquaterra + Centre ville Hénin-Bt	5 fam	3h/2f 8 enfants				
22/06/23							

Annexe 4 : Tableau récapitulatif des entretiens avec les membres de l'association

Fonction	Âge	Métier des parents	Ancien poste	Présent depuis
Président	68 ans	Père : militaire puis ouvrier Mère : ouvrière (filature)	Enseignant lycée technique	Président depuis 2019, anciennement vice-président
Trésorier	72 ans	Père : mineur Mère : au foyer	Comptable	2005
Archiviste	67 ans	Commerçants (café tabac d'une cité minière)	Agent de maîtrise	2005
Salarié – chargé de mission	52 ans	Père : militaire Mère : au foyer	Guide	2018

Annexe 5a : Relevé d'observation d'un atelier avec des adultes dans un collège.

Mardi 04 avril, collège Z.

Z. est un collège de 800 élèves de REP+. Nous nous y sommes rendus ce matin T. [le salarié] et moi pour un atelier de cuisine moléculaire avec des parents d'élèves primo-arrivants allophones, mais d'un bon niveau de français, d'après notre contact. T. me dit que c'est un thème qui intéresse le plus le public auquel nous allons faire face aujourd'hui. Nous avons rendez-vous dans une grande salle du bâtiment "C". T. prépare l'atelier. Il sort des malles le matériel : des bassines, des casseroles, des plaques de cuisson amovibles... qu'il met sur les trois tables au milieu de la salle. Du matériel de chimie et une lampe à pétrole sont déjà placés sur une table devant les autres où vont s'asseoir les participants. [...] Un diaporama intitulé "Fantastique cuisine" est projeté sur le grand écran. T. sort des sacs des rallonges et une paire d'enceintes "au cas où". Arrive M., l'enseignant de physique-chimie qui travaille régulièrement avec ACED Metallia. C'est un homme d'âge moyen, qui semble connaître T. depuis longtemps, du moins les deux se tutoient. Plusieurs expériences de chimie vont être réalisées par et avec les participants. Je demande s'il y en a un nombre défini par atelier, "on fait au feeling", "je cherche surtout à ce qu'ils soient intéressés à participer" me répond T. Il s'agit d'abord de "briser la glace" avec des expériences auxquelles le public peut participer volontairement. Pour amorcer l'atelier, T. discute avec les parents des visions de la science et des scientifiques : c'est mélanger des couleurs dans des tubes à essai, un savant fou aux cheveux hérissés... En fait, "tout le monde fait de la science". T. décrit alors ce qu'est son métier, qui il est en demandant ensuite à l'assemblée de participer, "si vous voulez pas, c'est pas grave !" À quoi une femme répond "mais on veut participer !" Un volontaire est demandé, pour "briser la glace". Une blague "c'est une expérience à 7% de pertes humaines". T. montre comment, à l'aide d'une bobine, d'un aimant, d'une clef USB, d'une pile et d'une carte de programmation, on peut entendre de la musique sans ses oreilles. Il place la bobine sur la tête des volontaires, puis leur demande de se boucher les oreilles pour remettre l'aimant et la bobine sur leur tête, et de dire ou de montrer en tapant du pied s'ils ou elles entendent la musique. Les volontaires s'enchaînent et tout le monde fait l'expérience. Le médiateur accompagne la parole de grands gestes, est presque théâtral. Il mime les actions demandées "souffler dans un ballon", "bouchez-vous les oreilles"... Tout au long de l'atelier il fait de nombreuses remarques humoristiques et il bouge beaucoup, il se lève, se rassoit souvent, va voir certains des parents plus près.

L'explication arrive : il s'agit de la conduction osseuse, on peut effectivement entendre de la musique avec son nez. Les vibrations du son se propagent à travers les os pour arriver jusqu'à l'oreille interne. L'expression de "briser la glace", mobilisée plusieurs fois par le médiateur est ici, d'une certaine manière, performative en ce que les participants semblaient au démarrage un peu circonspects, mais paraissent plus à l'aise au fur et à mesure des expériences réalisées, notamment en riant des multiples blagues des animateurs. Certains posent des questions à propos de ce qu'ils voient, sur l'efficacité de la bobine par exemple ; une femme en particulier s'interroge sur les mécanismes derrière l'expérience de la musique et celle de la lumière. Un des deux enseignants présents dans la salle, qui discutaient jusque-là à voix basse dans le fond, vient et donne des explications supplémentaires sur les métaux conducteurs.

Il est 10h40 T. passe à la partie de l'atelier sur la cuisine moléculaire. Il parle d'abord des parallèles entre la cuisine domestique et la chimie : dosages, mélanges, temps de cuisson... Le diaporama présente la cuisine moléculaire "jouer avec les mélanges, les couleurs, les textures". L'invention de la cuisine moléculaire dans les années 1980 par deux chercheurs, contre le gaspillage. Vient la définition illustrée avec des boules de plastique bleues et rouges de ce que sont la matière, les atomes, les molécules. T. fait de grands gestes en présentant les objets à la ronde tel un magicien. Le geste est éloquent : il verse une gouttelette d'eau dans un gobelet en levant le bras au-dessus de sa tête, une pipette dans la main, tout en continuant ses explications. Il rapproche les "atomes" de couleur lentement avec ses deux mains pour former une molécule d'eau. Il présente la bouteille d'eau à l'assemblée en la passant sous les yeux de tous et toutes. Les parents sont appelés à participer de différentes manières, notamment avec une question "combien de molécules d'eau dans une goutte ?" qui est posée comme dans *Qui veut gagner des millions ?* ce qui est suivi d'une enchère de réponses "un million" "deux millions" "un milliard"... [...] Au fur et à mesure de l'atelier la petite table devant l'estrade s'est remplie de matériel : des bouteilles, des bassines, la lampe à pétrole, de l'huile, un poids... [...] La séance touche à sa fin. Il est presque midi, et les parents déposent le matériel sale (pipettes et gobelets) dans des bassines blanches prévues à cet effet. T. regrette de ne pas avoir davantage de temps, car "prendre le temps c'est bien" mais tout ce qui était prévu n'a pas été réalisé. Les parents semblent satisfaits : "le temps est passé trop vite" dit une femme. Ils sont plutôt souriants. T. leur propose des échantillons d'agar-agar dans un sachet transparent, car sinon "ça coûte cher". Un des parents propose un coup de main pour aider à ranger la salle avec les deux autres enseignants, mais on les laisse partir, "merci, ne vous inquiétez pas"

Mercredi 5 avril, périscolaire à C.

Il est environ 9h55, les enfants entrent, accompagnés d'une animatrice, qui les invite à s'asseoir autour des tables du centre. Certains choisissent des chaises placées à côté contre le mur, mais sont rappelés à l'ordre. T. se place debout au milieu du "U" comme pour haranguer la foule. Il me présente en expliquant ce que sont les études supérieures, le bac+5, un stage. Les enfants veulent prendre la parole en levant la main, pour poser des questions. D'autres réagissent en disant qu'on peut aller travailler après le bac ou en racontant leurs histoires personnelles. Certains prennent plus souvent la parole que d'autres, ils s'exclament. Ils sont une quinzaine (j'en compte 13, sans doute avec des erreurs), moitié filles, moitié garçons, d'environ la même tranche d'âge, même si certains paraissent plus jeunes que d'autres. Les filles et les garçons sont assis par groupes de genre, hormis deux filles et deux garçons isolés. L'un d'entre eux a un cahier et un stylo devant lui sur la table. Certains enfants ne viennent pas tous les mercredis, il y a des nouveaux, le groupe est plutôt hétérogène, ce qui pose des difficultés à T. dans l'organisation des ateliers, avec des "contraintes et des surprises" fréquentes.

T. a changé de programme : la séance d'aujourd'hui ne sera pas totalement consacrée aux maquettes car certains enfants perdent leur attention, en particulier les plus petits m'explique-t-il avant de commencer. Il dit "je veux casser le rythme" pour ne pas les lasser. Il leur explique alors qu'ils vont faire des expériences tous ensemble, "je vais vous donner envie de continuer le projet". T. rappelle ensuite les règles de conduite comme lever la main pour poser une question par exemple. Ils vont faire l'expérience de la lévitation pour me la montrer, à l'aide d'une petite Terre en polystyrène et d'un sèche-cheveux. [...]

T. rebondit sur certaines réflexions des enfants, comme lorsqu'il dit qu'il faut être patient pour faire de la science et qu'une fille parle d'intelligence - "science, vigilance, intelligence... ça rime.", ou encore lorsqu'une autre demande "et si on crie ça fait quelque chose ?" - c'est l'énergie acoustique. Il les remercie : "c'est bien, parce que vous me faites des propositions", parce que les enfants ont des "attentes". Le médiateur félicite ("bravos") et demande des applaudissements pour les réponses que les enfants donnent à ses questions. Il dit qu'avec certaines connaissances apprises alors ils pourront "épater [leurs] enseignants". Les enfants l'interpellent en l'appelant "Monsieur", et hésitent souvent entre tutoiement et vouvoiement.

Les enfants sont assis tout au long de l'atelier, à moins d'être appelés à participer directement, comme l'une d'entre elles, à qui T. demande de venir s'asseoir au milieu du "U". Elle semble réservée, n'ose pas s'approcher, et un garçon fait la remarque. "Mais si, elle est d'accord ?" répond T. en lui posant en même temps la question. "On va l'applaudir" pour l'encourager à être plus en confiance. Ils font l'expérience des aimants, en en plaçant un de chaque côté de sa main, et puis tous les autres enfants veulent essayer également. T. leur montre ensuite la puissance des aimants en en plaçant un sous et un autre sur la table, et fait "sauter" celui du dessus, ce qui ne manque pas de surprendre ou du moins de captiver les enfants, tous se tournant les yeux grands ouverts vers la table. Vient l'explication, ce que sont la force et les champs magnétiques. [...]

Le moment est venu de parler de l'énergie acoustique, les enfants doivent lever ou baisser la voix en même temps que le médiateur lève et baisse sa main. Ils finissent par crier. T. explique qu'il ne faut pas crier dans l'oreille d'un camarade pour ne pas lui abîmer le tympan. Un garçon fait le parallèle avec ce qu'il a vu en classe sur le corps humain, ils discutent entre eux, les plus âgés expliquant "tu verras ça en CE2." [...]

Un garçon assis à droite de T. intervient fréquemment à voix haute, et ce-dernier lui dit "laisse-moi parler", "est-ce que tu peux faire ça à l'école ?". Après encore plusieurs interruptions, un autre garçon lui fait la remarque "tais-toi !" Le bavard s'amuse ensuite à percer les bulles du papier protégeant le matériel lors des nombreux transports, et lorsqu'on lui demande d'arrêter il se renfrogne et s'enfonce dans le fond de sa chaise. Deux autres enfants sont en train de chuchoter au fond. Pour faire revenir l'ordre quand les enfants se déconcentrent, T. hausse la voix, à plusieurs moments. À 11h07 T. propose de faire une pause de cinq minutes, permettant aux enfants de sortir dans la cour pour "ne pas les saturer."

Il est 11h20 les enfants reviennent de la pause. T. sonde le groupe en leur demandant si les activités leur plaisent, s'ils sont intéressés, demandant plutôt "qui n'est pas du tout intéressé ? Levez la main." - aucune main ne se lève. Seule une fille dit qu'elle trouve les expériences intéressantes, mais n'est pas intéressée par la suivante, sur les énergies fossiles. T. lui demande quel est son raisonnement : elle annonce ne pas connaître l'expérience suivante mais ne sait pas de quoi il s'agit. "Pour aimer ou ne pas aimer il faut savoir ou le voir." T. demande à chaque groupe d'élèves de réagir en disant "oui", la ligne du fond est plus calme, "ça dort là" dit l'animatrice, ils sont plus timides selon T. [...]

Il reste cinq minutes d'atelier. T. présente le multimètre aux enfants avec deux câbles connectés. Il va leur montrer comment leurs corps produisent d'une certaine manière de l'électricité en leur demandant de dire le chiffre qui s'affiche au pic lorsqu'ils mettent leur doigt sur les câbles. Après que le premier soit passé, les enfants passent tous par le multimètre et comparent leur résultat, transformant le tout en une compétition pour battre le chiffre le plus élevé - ce qu'encourage T. Le garçon passé en premier semble ravi d'avoir remporté ce mini-concours. Il est 11h50. Dans la cohue qui s'installe, l'animatrice élève la voix pour appeler les enfants à sortir pour aller à la cantine, en leur rappelant "on ne touche à rien !"

Annexe 5c : Relevé d'observation d'un atelier auprès de lycéens, lycée professionnel et technique

Mardi 11 avril, lycée Y, 9h

T. est déjà venu dans ce lycée face à ce groupe d'élèves de seconde. Ils sont treize dont deux garçons, assis autour de tables placées en "L" face à nous. Leur professeur de sciences, un petit homme souriant, est debout à la petite pointe du "L". Il fera plusieurs fois des remarques ou commentaires sur les réflexions des élèves : pour mesurer un poids "c'est les kg ! - non, dit il, ça c'est la masse". Nous sommes dans le CDI, aux murs verts et aux grandes baies vitrées, derrière le groupe de lycéens. Autour on trouve des étagères avec différents ouvrages, des manuels de sciences, un livre sur les femmes scientifiques, et, derrière nous, des ouvrages à propos des religions et de la philosophie. T. revient sur la séance passée "à l'époque" comme le dit l'un des élèves. Un autre demande "rappelez-moi comment vous-vous appelez ?" à T.

Une fille bâille ouvertement, et le professeur remarque "il faut dormir la nuit". Elle répond "mais je dors ! ..." Tandis que les élèves répondent correctement aux questions pour se souvenir de ce qui a été dit et fait la fois précédente, T. déclare "c'est très bien vous avez bien retenu." Après avoir discuté de l'apparition des énergies fossiles "on ne sera plus là dans 3,8 milliards d'années", le sujet est un américain qui veut vivre jusqu'à 160 ans. Un peu plus tard, toujours à propos des énergies, T. estime que le sujet a dû être traité en 3^{ème} par ces élèves, car l'une d'entre elles répond correctement. Elle précise "ah non, mais je l'ai vu sur Internet." L'enseignant qui écoute, commente : "Vous l'avez pas fait en 3^{ème} ? [...] Ah non, justement, c'est un TP que je fais en 3^{ème}."

Lorsque T. se penche sur l'ordinateur portable qu'il a apporté pour passer une vidéo à propos des ions les élèves se déconcentrent et se mettent à bavarder. Certains sont dans le fond de leur chaise, pas vraiment en position d'écoute, du moins pas assis selon les consignes scolaires habituelles. La fille qui bâillait s'endort sur son bras posé sur la table. Une fois la vidéo terminée, tous se redressent pour écouter.